

FROM THE WRITER AND DIRECTOR OF  
**THE HURT LOCKER**  
AND  
**ZERO DARK THIRTY**

# DETROIT

**"A HARDCORE  
MASTERPIECE"**  
ROLLINGSTONE

**"WILL BE TALKED ABOUT  
FOR YEARS TO COME"**  
EMPIRE

**"YOU NEED TO SEE  
THIS FILM"**  
SHORTLIST

**"MONUMENTAL"**  
WASHINGTON POST

**"... A STRIKING FILM.."**  
VANITY FAIR

**"DETROIT IS EXTREMELY  
POWERFUL..."**  
INDIEWIRE

**"...BIGALOW'S BEST  
WORK TO DATE"**  
HOLLYWOODNEWS.COM

**"TENSE AND POWERFUL..."**  
THE HOLLYWOOD REPORTER

**"EXTRAORDINARY"**  
NEW YORK DAILY NEWS

ANIMA PICTURES PRESENTS A HARPERS FERRY PRODUCTION A PAGE 1 PRODUCTION A FILM BY KATHRYN BIGELOW "DETROIT" JOHN BOYEGA WILLE POUETER ALGEE SMITH JACSON MITCHELL WITH JOHN KRASINSKI AND ANTHONY MACKIE  
EXECUTIVE PRODUCERS PAUL W.J. SATTISON PRODUCED BY GEORGE DRACULOS HANDALL POSTER WRITTEN BY JAMES NEWTON HOWARD DIRECTED BY FRANCINE JANKSON-TANICHUK PRODUCED BY WILLIAM GOLDBERG A.F.C. PRODUCED BY JEREMY HINDLE PRODUCED BY BARRY ACKROYD, B.S.C.  
EXECUTIVE PRODUCERS SHAPIRO HUGO LINDGREN PRODUCED BY MEGAN ELLISON, KATHRYN BIGELOW, P.G.A., MATTHEW BUONAN, P.G.A., MARK GOAL, P.G.A., COLIN WILSON, P.G.A., PRODUCED BY MARK GOAL DIRECTED BY KATHRYN BIGELOW

eOne

© 2017 SHEPARD DOG, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

**CRAN LARGE**  
SUR TABLEAU NOIR

les grignoux  
cinéma & culture au cœur de la ville



  
les grignoux



Dépôt légal D / 2017 / 6039 / 26  
ISBN 978-2-87503-201-0



**Le Centre Culturel les Grignoux  
et le C.T.L. - Liège**

**Michel Condé  
avec la collaboration de  
Catherine Lemaire**

# DETROIT

**un film de Kathryn Bigelow**



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



Wallonie



CONSEIL SUPÉRIEUR  
ÉDUCATION MÉDIAS

Centre culturel Les Grignoux (Écran large sur tableau noir)

9 rue Sœurs de Hasque B 4000 Liège (Belgique) 32 (0)4 222 27 78

contact@grignoux.be

<http://www.grignoux.be>

<http://www.ecranlarge.be>

Un ouvrage publié avec le soutien  
de la Ville de Liège, de la Région Wallonne,  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles

et de l'Administration Générale de la Recherche scientifique, Service général du pilotage  
du système éducatif

ÉCRAN LARGE SUR TABLEAU NOIR est une opération des Grignoux accompagnée par le  
CSEM (Conseil Supérieur de l'Éducation aux Médias)

## Écran large sur tableau noir

« Écran large sur tableau noir » est une collection de dossiers pédagogiques, mais c'est aussi une **programmation de films** à destination du public des élèves et des enseignants.

Chaque année, les cinémas participant à « Écran large sur tableau noir » proposent, en matinées scolaires, un vaste **programme de films de qualité** que les élèves, du maternel au supérieur, peuvent découvrir pour un prix modique avec leurs professeurs. Ces films sont retenus à la fois pour leur caractère accessible à un large public d'enfants et d'adolescents et pour la richesse de leur mise en scène ou l'intérêt des thèmes qu'ils abordent.

Les enseignants qui participent à ces matinées avec leurs élèves se voient remettre gratuitement un dossier pédagogique « Écran large sur tableau noir » sur le film choisi.

Plus d'informations sur <http://www.ecranlarge.be>

« Écran large sur tableau noir » est une manifestation organisée par le centre culturel Les Grignoux (Liège).

## TABLE DE MATIÈRES

PRÉSENTATION .....	5
CHAPITRE I: L'histoire des noirs américains.....	7
A. L'esclavage.....	7
B. La situation des esclaves .....	7
C. L'abolitionnisme et la guerre de Sécession (1776-1865) .....	10
Évolution de la population afro-américaine aux États-Unis .....	11
La situation des Noirs dans le nord des États-Unis .....	11
D. De la libération à la ségrégation(1865 - 1900).....	12
E. Migration et transformation sociale de la communauté noire (1900-1940) .....	13
F. Le combat pour l'égalité (1940 - 1968) .....	13
G. La lutte des Noirs .....	15
H. Le repli (1973 - 1989) .....	17
CHAPITRE II: la situation des Noirs américains aujourd'hui .....	19
A. Une communauté défavorisée .....	19
B. La « victimisation » des Noirs américains .....	23
C. Une opinion publique divisée sur la question noire .....	27
D. Les ghettos urbains .....	28
Le chômage des jeunes Noirs: analyse des causes .....	30
CHAPITRE III: <i>Detroit</i> , retour sur le film .....	33
<i>Detroit</i> : «le spectateur blanc US n'est pas prêt à voir ce type d'oeuvre» selon François Durpaire .....	34
'Detroit' Is The Most Irresponsible And Dangerous Movie Of The Year .....	38
<i>Detroit</i> est le film le plus irresponsable et le plus dangereux de l'année (traduction).....	40
Une analyse du processus de scénarisation.....	42
Deux grandes parties .....	42
La mise en place d'un huis clos .....	44
Des motivations fondamentalement racistes .....	45
Des réactions contrastées .....	46
Un final symbolique .....	47



## Detroit

un film de  
Kathryn Bigelow  
États-Unis, 2017, 2 h 23  
avec John Boyega, Will  
Poulter

Avec un style nerveux qui nous implique d'emblée dans le maelstrom des émeutes raciales à Detroit en 1967, Kathryn Bigelow (*The Hurt Locker*, *Zero Dark Thirty*) signe un grand film colérique. Tensions racistes, injustices et impunité en font une fresque qui parle intimement à notre présent.

Le film commence dans un troquet plus ou moins « illégal » dans un quartier afro-américain de Detroit. Des tas de gens causent, fument, boivent et dansent volontiers. La police intervient, met tout le monde dehors sans ménagement, et voilà les clients sur le bord du trottoir, traités comme du bétail. La tension monte, les gens s'indignent, un attroupement se forme un peu plus loin. Ce n'est pas le début, c'est un début possible.

Un début des terribles émeutes qui éclatent à Detroit. Après avoir rendu ce climat de quasi guerre civile avec une nervosité palpable, presque fiévreusement, Bigelow zoome sur la vie nocturne d'un motel gentiment « pré-hippie » et resserre sa narration sur la violence qui va s'y dérouler, et qui vaut comme l'apogée du racisme policier dans toute sa scandaleuse injustice.

Chaque personnage pris dans la tourmente générale se retrouve de gré ou de force dans ce funeste motel. Un jeune policier raciste, enivré par le pouvoir qu'il détient, tient quasiment en otage un groupe de personnes à la merci de son sadisme. Un garde de sécurité pris entre deux feux (du côté de l'ordre par sa fonction, du côté des victimes par sa couleur de peau), est relativement protégé de la folie ambiante par son calme, sa stature, et son arme. Deux jeunes musiciens au talent fou, encore tout dépités de n'avoir pu jouer dans cette grande salle de concert à cause des émeutes, sont pris dans l'agitation générale sans y comprendre grand-chose.

La minutie de la reconstitution dans le motel contraste avec l'impression de flou générée lorsque la caméra arpente les rues au son des vitrines explosées. Ces deux parties (extérieur et intérieur) ont un but identique : nous faire ressentir la discrimination, soit comme partie d'un groupe, soit comme individu, ainsi que la facilité scandaleuse avec laquelle les sentiments de droit et de sécurité peuvent être balayés d'un revers de nuit.

Les émeutes de Detroit ont eu lieu en 1967. Mais comment voir tout cela sous le prisme confortable de l'Histoire ? Ce ne sont pas les vêtements d'époque qui vont permettre la distance. Les banlieues qui éclatent, la colère qui gronde, l'impunité d'une police humiliante, raciste et cruelle : Detroit s'adresse au présent avec un sentiment d'urgence palpable.

Dans ce dossier, on retracera donc d'abord l'histoire des Noirs américains, puis l'on décrira leur situation actuelle notamment dans les ghettos urbains. Avec l'aide de ces éléments d'analyse, on reviendra, pour terminer, sur le film et sa signification à travers deux textes critiques consacrés au film.

Les deux premières parties du dossier sont reprises du dossier pédagogique que Les Grignoux ont réalisé sur le film de Spike Lee, *Do the Right Thing* (1989). La seconde consacrée en particulier à la situation actuelle des Noirs américains n'a cependant pas été actualisée.



# CHAPITRE I

## L'HISTOIRE DES NOIRS AMERICAINS

---

L'on sait que les Noirs américains sont pour la plus grande majorité les descendants d'Africains arrachés à leur pays et emmenés en esclavage dans le Nouveau-Monde pour servir des maîtres blancs. Mais l'ampleur du phénomène est généralement mal connue ainsi que le traumatisme qu'il a représenté et qu'il représente aujourd'hui encore pour les Noirs aux États-Unis.

### A. L'ESCLAVAGE

Les États-Unis étaient à l'origine une colonie britannique s'étalant sur la côte est du pays. Le premier établissement permanent des Britanniques fut fondé à Jamestown en Virginie en 1607.

Les colons avaient besoin de main-d'oeuvre et ils essayèrent d'abord d'asservir les Indiens : mais ceux-ci, connaissant bien le pays, ne tardaient pas à s'enfuir. Très rapidement, c'est-à-dire dès le début du 17<sup>ème</sup> siècle, on introduisit dans la colonie des esclaves noirs pour suppléer à ce manque de main-d'oeuvre.

Le commerce des esclaves noirs à destination des différentes colonies européennes en Amérique du Nord et du Sud fut un des plus florissants aux 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles : on estime que près de sept millions de personnes furent ainsi arrachés d'Afrique et réduits en esclavage dans les colonies. Les futurs États-Unis en importèrent environ 400.000 jusqu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle, moment où fut interdite la traite des esclaves (mais pas encore l'esclavage lui-même).

La traite des esclaves était un commerce atroce. La traversée de l'Atlantique en particulier se faisait dans des conditions épouvantables : enchaînés, maltraités, entassés dans l'entrepont dont tout l'espace était occupé, les malheureux étaient décimés par la maladie et il n'était pas rare que le tiers de cette cargaison humaine n'arrive pas vivant à bon port.

Ensuite, les Noirs étaient vendus au marché souvent trois fois leur coût aux 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles. Les familles, les membres d'une même tribu étaient alors séparés afin qu'isolés, ils soient moins enclins à la rébellion. Les Noirs étaient également débaptisés, devaient apprendre l'anglais, et se voyaient interdire leurs cultes d'Afrique. La constitution de la Caroline (qui était une des colonies anglaises des futurs États-Unis) précisait en outre que : « Tout homme libre de Caroline aura pouvoir absolu et autorité sur ses esclaves noirs... »

### B. LA SITUATION DES ESCLAVES

La grande majorité des esclaves étaient employés comme main-d'oeuvre agricole dans le Sud des (futurs) États-Unis : les produits tropicaux, riz, canne à sucre, tabac, indigo, connaissaient alors une faveur croissante dans les pays européens et étaient l'objet d'une forte demande et d'un commerce important.

Pour toutes ces cultures, la main-d'oeuvre noire à bon marché était indispensable. Mais c'est surtout dans les plantations de coton que les esclaves furent employés à partir de la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle : grâce à la découverte de nouveaux procédés de filature et de tissage, le coton devint à ce moment un tissu bon marché dont la demande n'allait cesser de croître. Mais la culture et la cueillette du coton devaient se faire à la main, et les Noirs fournirent cette main-d'oeuvre abondante et indispensable. Grâce au coton, le sud des États-Unis devint une contrée prospère, du moins pour les propriétaires d'esclaves...

À cette époque, l'esclavage était souvent présenté sous un angle paternaliste : le planteur aurait exercé une autorité bienveillante sur ses esclaves considérés comme de grands enfants que leur maître essayait de « civiliser »... Mais la réalité s'accordait mal avec cette représentation des choses : les révoltes d'esclaves étaient fréquentes — on en compte environ 250 durant toute la période de l'esclavage — et beaucoup de Noirs fuyaient vers le Nord anti-esclavagiste; il n'était pas rare non plus que des esclaves empoisonnent leurs maîtres ou massacrent des fermiers isolés; autant de faits qui prouvent que les Noirs étaient bien loin de considérer leurs conditions de vie comme supportables...

La situation des Noirs traités comme une vulgaire marchandise était inscrite dans des textes de lois. Au 17<sup>ème</sup> siècle, on élaborait des « Codes noirs » qui privaient les Noirs de tout droit juridique et les transformaient en êtres de qualité inférieure : en outre, l'esclavage fut décrété héréditaire, et les mariages interraciaux interdits. Cette dernière disposition n'empêchait pas les relations sexuelles entre maîtres blancs et esclaves noirs, et les mulâtres à la peau plus claire représentaient déjà au 19<sup>ème</sup> siècle le septième de la population noire aux États-Unis.

The conflict between the divergent economic interests of the two regions [North and South] began to assume the character of a moral struggle over slavery after 1830. The moral attack upon slavery was led by northern abolitionists who were associated with the American Anti-Slavery Society organized in Philadelphia in 1833. In reply to the moral attack upon slavery, the South passed more stringent laws respecting slavery, and its leading writers and thinkers developed an elaborate defense of the system. Slavery, it should be remembered, had become a part of the mores of this region as the cotton production and the plantation had become the basis of the economic life of the South. Therefore, the attack upon slavery by the North called forth moral and philosophical justification of a system that was considered indispensable to the welfare of the South.

E. Franklin Frazier, *The Negro in the United States*, New York, The MacMillan Company, 1957, p. 40-41

Le conflit entre les intérêts économiques divergents des deux régions [du Nord et du Sud] a pris le caractère d'une lutte morale concernant l'esclavage après 1830. Les attaques de caractère moral contre l'esclavage étaient menées par les abolitionnistes du Nord associés à l'*American Anti-Slavery Society* créée à Philadelphie en 1833. En réponse à ce combat moral contre l'esclavage, le Sud a adopté des lois plus strictes concernant l'esclavage, et ses principaux écrivains et penseurs ont développé une défense élaborée du système. L'esclavage, il faut le rappeler, était devenu une part essentielle des rapports sociaux de cette région, car la production de coton et la plantation étaient désormais la base de la vie économique du Sud. Par conséquent, les attaques contre l'esclavage menées par le Nord appelaient une justification morale et philosophique d'un système qui était considéré comme indispensable au bien-être du Sud.

E. Franklin Frazier (1894-1962) est un sociologue afro-américain spécialiste des questions raciales. La plupart de ses ouvrages ne sont pas traduits en français et son ouvrage *The Negro in the United States* est actuellement épuisé. (Le terme « Negro » utilisé dans le titre n'avait pas à l'époque de la rédaction de l'ouvrage une connotation aussi péjorative qu'aujourd'hui.)

Si les domestiques et les artisans jouissaient d'une instruction rudimentaire, les travailleurs des champs étaient tenus dans l'ignorance et à l'écart de la culture des maîtres. Ils gardèrent donc plus longtemps leurs traditions et leur donnèrent spontanément des formes nouvelles, dans leurs chants religieux par exemple.

La servitude avait privé les esclaves détribalisés de toute identité et détruit les dieux ancestraux. Ils étaient tout disposés, pour des raisons affectives, à recevoir les missionnaires baptistes et méthodistes. Car si le christianisme représentait une évasion, une échappatoire, il établissait aussi un lien entre les esclaves rassemblés par la pensée et donnait un sens à leur exil dans un monde étranger. Les Noirs qui n'assistaient pas aux offices avec leurs maîtres pouvaient se réunir pour un culte chrétien en présence d'un surveillant. Ces offices particuliers donnèrent le jour aux spirituals, hymnes pour la plupart empruntés au culte méthodiste, et dotés d'un contenu particulier. Certes les traces d'un rituel païen, les tambours, susceptibles d'envoyer des messages, étaient bannis; la lecture même de la Bible eût favorisé l'émancipation; mais, dans l'histoire du peuple juif, les Noirs purent voir le reflet de leur propre expérience et l'espoir d'une libération.

\*

Tentant de refuser sa définition en termes purement économiques, l'esclave prenait dans la culture ambiante tout ce qui pouvait nourrir son espoir de voir un jour son humanité enfin admise. Dans le *negro spirituals*, un message d'émancipation, mêlé au symbolisme de l'ancien Testament, apparaissait souvent de façon fort explicite.

#### **My Lord did deliver**

Well, my Lord did deliver,  
Yes, yes, he did deliver,  
And I know he will deliver me.  
Look, look way over yonder,  
Yes, yes, he did deliver,  
And I know he will deliver me.  
He delivered Daniel from the lion's den — my Lord did deliver!  
He delivered Paul and Silas of all their sins,  
And I know he will deliver me.  
Well, my Lord did deliver,  
Yes, yes, he did deliver,  
And I know he will deliver me.

#### **Let my people go**

Chorus: Go down, Moses, way down in Egyptland  
Tell old Pharaoh to let my people go.

When Israel was in Egyptland — Let my people go!  
Oppressed so bard they could not stand — Let my people go!  
“Thus saith the Lord”, bold Moses said, “Let My People go!  
If not I'll smite your first-born dead — Let my people go!”  
“No more shall they in bondage toil — Let my people go!  
Let them come out of Egypt soil — Let my people go!”

Michel Fabre, *Les Noirs Américains*, Paris, A. Colin, 1967, p. 13-14, 153.

### C. L'ABOLITIONNISME ET LA GUERRE DE SÉCESSION (1776-1865)

En 1776, les colonies anglaises d'Amérique se déclarèrent indépendantes et adoptèrent, après la fin de la guerre (1775-1783), une Constitution, modèle de démocratie, qui reconnaissait la liberté et l'égalité de tous... mais qui restait muette sur la question des esclaves: dès l'origine, les Noirs étaient exclus, passés sous silence dans la grande démocratie américaine. Seule la traite des Noirs devait disparaître en 1808.

À ce moment, les esclaves noirs étaient environ 750.000 dont l'immense majorité vivaient dans le sud des États-Unis (Etats de Virginie, Caroline du Sud, Géorgie). Au 19<sup>ème</sup> siècle, la culture du coton et, corrélativement, l'esclavage allaient s'étendre vers l'Ouest: les terres vierges de la Louisiane, de l'Alabama, du Mississippi devenaient des terres d'esclavage.

Au Nord par contre, l'esclavage était en voie de disparition graduelle: l'état du Massachusetts avait ainsi aboli l'esclavage en 1783. Il s'y développait en outre un mouvement humanitaire en faveur de l'abolitionnisme (c'est-à-dire l'abolition de l'esclavage dans l'ensemble des États-Unis). Il faut dire que le Nord était en pleine phase d'industrialisation et que l'afflux d'immigrants européens fournissait à ses entreprises la main-d'oeuvre qualifiée dont elles avaient besoin.

Par ailleurs, les États-Unis s'étendaient progressivement vers l'Ouest et il s'y fondait de nouveaux Etats membres de la confédération: à chaque fois, il y eut de longues querelles pour décider si ces Etats seraient ou non esclavagistes. (La constitution **fédérale** des États-Unis permet à chaque Etat d'adopter des lois spécifiques pour autant qu'elles ne soient pas en contradiction avec les principes fondamentaux de cette constitution).

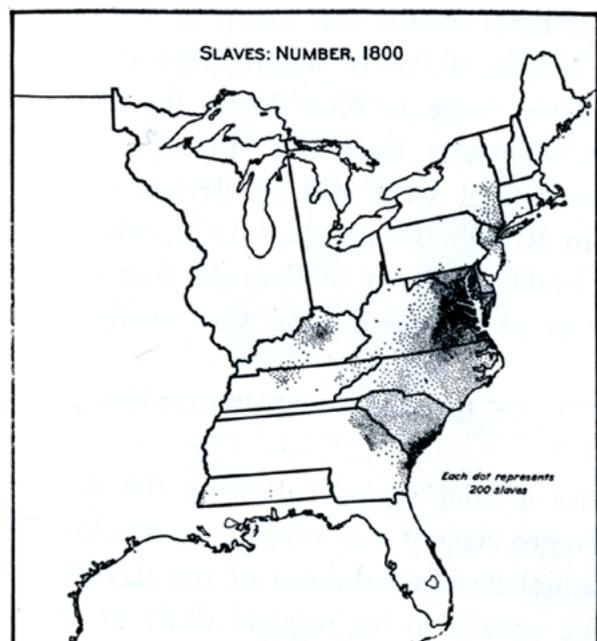
Ce conflit sur la question de l'esclavage entre le Nord et le Sud ne fit que s'accroître tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle et déboucha finalement sur la guerre de Sécession (1861-1865) lorsque Abraham Lincoln, abolitionniste convaincu, devint président des États-Unis. La victoire du Nord sur le Sud signifia naturellement la fin de l'esclavage et l'accession des Noirs à la citoyenneté.

**Extension et densité de l'esclavage de 1790 à 1860**  
d'après E. Franklin Frazier, *The Negro in the United States*, New York, The MacMillan Company, 1957, p. 31, 33, 35 et 37 (Ces cartes ont été élaborées par le Bureau of Agricultural Economics, United States Department of Agriculture et publiées d'abord par Dr. L. C. Gray, *History of Agriculture in the Southern United States to 1860*, Washington, 1933, p. 652-655)

1790, chaque point représente 200 esclaves



1800



## La situation des Noirs dans le nord des États-Unis

Beaucoup d'esclaves noirs ont fui les états esclavagistes pour se réfugier dans le Nord où ils jouissaient du statut d'hommes libres : il se créa ainsi de véritables filières d'évasion auxquelles participaient d'ailleurs certains Blancs abolitionnistes et qu'on surnomma l'*underground railroad*. Mais, alarmés devant l'importance de ces évasions, les états esclavagistes obtinrent du Congrès (fédéral) une loi qui ordonnait la restitution des esclaves fugitifs à leurs maîtres, où qu'ils se trouvent aux États-Unis : le *railroad* dut alors emmener les fugitifs jusqu'au Canada.

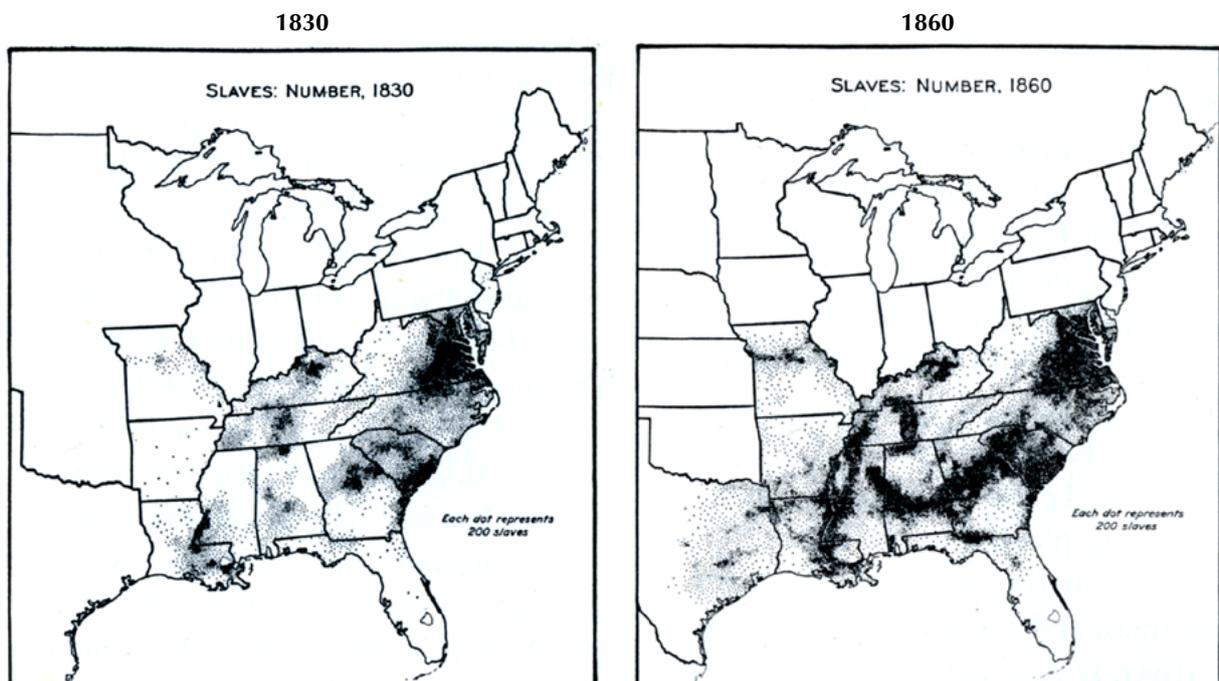
Par ailleurs, les Noirs installés dans le Nord furent évidemment des ardens défenseurs de l'abolitionnisme : « Mieux que quiconque, Frederick Douglass devint le symbole de l'abolitionnisme. Né dans l'esclavage en 1817, il s'enfuit en 1838 et fut bientôt le principal conférencier de la Société anti-esclavagiste du Massachusetts. Après une tournée en Europe, il fonda The North Star pour s'adresser directement aux Noirs. La fréquentation de John Brown renforça la conviction de Douglass que la force seule abolirait l'esclavage. Bien qu'il ne souscrivît pas lui-même à la violence, il redoubla ses pressions morales et préconisa une action politique par le truchement d'un nouvel organe, *The Journal of Frederick Douglass* » (M. Fabre, op. cit., p. 18).

Si l'esclavage n'existait plus dans le Nord, les Noirs n'étaient cependant pas considérés comme des citoyens comme les autres. Ils étaient ainsi exclus du droit de vote par des lois particulières d'Etat; par ailleurs, ils ne pouvaient accéder aux écoles, aux églises, aux moyens de transport réservés aux Blancs. Lorsque les premiers tramways apparurent à Philadelphie en 1858, les Noirs furent obligés de rester debout sur la plate-forme. Autrement dit, Noirs et Blancs ne se mélangeaient pas et chaque communauté se développait de manière séparée : c'était une ségrégation raciale de fait.

## Évolution de la population afro-américaine aux États-Unis

Année	1790	1800	1810	1820	1830	1840	1850	1860	1870
Esclaves	697 624	893 602	1 191 362	1 538 022	2 009 043	2 487 355	3 204 313	3 953 760	0
Noirs libres	59 527	108 435	186 446	233 634	319 599	386 293	434 495	488 070	4 880 009
Total	757 151	1 002 037	1 377 808	1 771 656	2 328 642	2 873 648	3 638 808	4 441 830	4 880 009
Pourcentage de Noirs libres	8%	11%	14%	13%	14%	13%	12%	11%	100%

d'après E. Franklin Frazier, *Op. cit.*, p. 39 et 62



MAP IV

Écran large sur tableau noir

## D. DE LA LIBÉRATION À LA SÉGRÉGATION (1865 - 1900)

Après la guerre de Sécession commença une période de reconstruction pour le Sud ravagé. Les esclaves étaient libérés, ils accédaient à la citoyenneté américaine : en 1876, pour la première fois, un Noir était élu à la Chambre des Représentants du Congrès.

Mais cette émancipation allait être de courte durée. D'abord parce que les anciens esclaves ne possédaient rien : ils furent ainsi obligés le plus souvent de se mettre au service des Blancs (qu'il s'agisse de leurs anciens maîtres ou des nouveaux propriétaires qui avaient profité des troubles de la guerre pour acheter de grandes plantations) comme domestiques ou comme métayers (c'est-à-dire qu'ils louaient de petits lopins de terre à un prix variant selon l'importance de la récolte). **Économiquement**, les Noirs étaient ainsi retombés sous le pouvoir de Blancs.

Mais surtout, il y eut dans le Sud un violent **mouvement de réaction** visant à déposséder les Noirs de leurs **droits civiques**. Par la force, par l'intimidation, on empêcha les Noirs d'exercer leur droit de vote : le Ku-Klux-Klan en particulier, une organisation raciste fondée juste après la fin de la guerre de sécession, se chargea, par ses violences (lynchages, maisons incendiées) d'intimider ou de terroriser les Noirs. C'est ainsi que le nombre d'électeurs noirs tomba par exemple en Louisiane en quinze ans de 130.000 à 50.000.

D'autre part, chaque Etat pouvait mettre certaines conditions à l'exercice du droit de vote comme des conditions de résidence, ou une taxe électorale (ou « poll-tax » qui excluait les plus pauvres) ou encore des examens de « qualification » (destinés à juger si l'individu avait les capacités intellectuelles de remplir son devoir d'électeur). Il s'agissait chaque fois d'un artifice destiné à déposséder légalement les Noirs du droit de vote. En 1900, les électeurs noirs ne se comptaient plus que par quelques milliers dans chaque Etat du Sud, alors qu'ils étaient des centaines de milliers au lendemain de la guerre de Sécession.

Enfin, à l'exclusion politique et à la domination économique, s'ajouta la **ségrégation raciale** : dans la plupart des Etats du Sud, on appliqua des mesures destinées à empêcher tout contact entre les Noirs et les Blancs. « A l'imitation du Tennessee, tout mariage entre gens de races différentes fut interdit dans les états du Sud et les relations sexuelles relevèrent de peines diverses. Noirs et Blancs furent séparés dans les gares, les embarcadères, les chemins de fer et tous moyens de transport public. Suivit bientôt l'interdiction de toute cohabitation dans les lieux publics : hôtels, restaurants, théâtres, salons de coiffure, églises ou lieux de culte, cabines téléphoniques. Certains états allèrent jusqu'à interdire l'enterrement des morts de race différente dans un même cimetière. Dans les villes, les Noirs ne purent se faire admettre dans des quartiers déjà habités par des Blancs et furent obligés de se loger loin de leur lieu de travail, dans des conditions très misérables. Enfin, partout, des lois d'Etats prescrivirent la séparation obligatoire des écoliers et rendirent nécessaire la construction d'un double système scolaire » (Claude Fohlen, *Les Noirs aux États-Unis*. P.U.F., 1975, p. 21-22).

Ces lois furent adoptées progressivement à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Elles reçurent en outre l'approbation de la Cour suprême des États-Unis qui a le pouvoir de juger de la conformité des lois de chaque Etat avec la Constitution : dans un arrêt de 1896 (appelé « Plessy contre Ferguson »), la Cour admit que ces lois visant à établir la ségrégation raciale n'étaient pas en contradiction avec le principe d'égalité dans la mesure où elles offraient à chaque groupe un développement « séparé mais égal ». Il s'agissait là évidemment d'une fiction juridique destinée à masquer l'exclusion et l'injustice dont la communauté noire était l'objet.

Cette doctrine de « l'égalité dans la séparation » qui donnait une base légale à la ségrégation ne fut revue (après de longs combats) qu'en **1954**.

## **E. MIGRATION ET TRANSFORMATION SOCIALE DE LA COMMUNAUTÉ NOIRE (1900-1940)**

La ségrégation et l'exclusion sociale des Noirs dans le sud des États-Unis à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle a suscité très peu de réactions parmi les Blancs du Nord qui avaient pourtant combattu pour l'abolitionnisme. Il est vrai aussi que la communauté noire ne constituait une minorité importante que dans le Sud, tandis qu'au Nord, les Noirs étaient (proportionnellement) moins nombreux et qu'en outre, il leur était interdit de résider dans certaines villes : le « problème noir » ne semblait exister que dans le Sud. Mais cette situation va se **transformer** brutalement dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

La plupart des Noirs vivant dans le Sud étaient employés dans l'agriculture. Mais au début du 20<sup>ème</sup> siècle, l'industrialisation (qui était d'abord apparue dans le Nord) gagna le sud des États-Unis et provoqua **un important exode rural** vers les villes (du Sud) comme Charleston, Savannah, Montgomery, Jacksonville où les communautés noires formèrent bientôt la majorité de la population.

Mais surtout, cet exode vers les villes conduisit les Noirs **vers le Nord** déjà profondément urbanisé et industrialisé : la première guerre mondiale en particulier qui avait interrompu l'immigration européenne, créa une forte demande de main-d'œuvre industrielle qui attira de nombreux Noirs désireux en outre d'échapper au carcan juridique qui les enserrait dans le Sud. Les Noirs furent embauchés en masse dans les industries métallurgiques, la construction d'autos, les conserves, les chemins de fer, et s'installèrent dans **les grandes villes du Nord**, Buffalo (État de New York), Pittsburgh, Cleveland (État de l'Ohio), Detroit, Chicago, New York, etc.

Ce mouvement de migration ne devait plus ensuite s'interrompre, mais sa direction devait changer : si les villes du Nord continuèrent à attirer beaucoup d'ouvriers noirs, l'Ouest américain en vive expansion devenait, à partir de 1940 environ, un nouveau pôle d'attraction avec des villes en pleine croissance comme San Francisco, Seattle, Los Angeles.

Au début des années 60, les trois quarts des Noirs étaient urbanisés, et un quart vivait encore en région rurale.

Si les emplois industriels constituaient pour les Noirs une réelle promotion économique et sociale par rapport à leurs anciennes situations de domestiques, de métayers et d'artisans, ils restaient cependant moins bien payés que leurs collègues blancs et souvent cantonnés dans des tâches peu qualifiées comme celles de manoeuvres. En outre, selon un adage fameux, ils étaient « les derniers à être embauchés et les premiers à perdre leur travail » : lors de la grande crise de 1929, ils furent les premières victimes de la récession économique. « Tandis qu'en 1934, 17% des Blancs étaient sans ressources, la proportion atteignait 38% chez les Noirs. Dans les centres urbains, 25 à 40% des Noirs recevaient une assistance, soit 3 à 4 fois plus que les Blancs » (Claude Fohlen, op. cit., p. 44).

## **F. LE COMBAT POUR L'ÉGALITÉ (1940 - 1968)**

Dès la mise en place des lois ségrégationnistes dans le Sud, les Noirs ont réagi et lutté pour conserver les droits qu'on essayait de leur enlever. Des associations furent fondées dans le but d'obtenir une égalité réelle avec les Blancs

dans tous les domaines : ainsi, la N.A.A.C.P. (Association Nationale pour le Progrès des Gens de Couleur) développa surtout une action juridique et obtint en 1915 sa première victoire devant la Cour suprême qui déclara contraire à la Constitution la « clause du grand-père » qui retirait en Oklahoma le droit de vote à ceux qui n'avaient pas voté avant 1860 ou dont les ascendants n'avaient pas voté à cette époque (seuls les Noirs étaient évidemment visés par cette clause). « La N.A.A.C.P. est non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus tenace des associations noires actuelles » (S. Body-Gendrot, L. Maslow-Armand, D. Steward, *Les Noirs américains aujourd'hui*. A. Colin, 1984, p. 37).

Mais c'est la première et surtout la seconde guerres mondiales qui vont précipiter la prise de conscience des Noirs. En 1917 (date d'entrée en guerre des États-Unis), 2 millions de Noirs se présentèrent dans les bureaux de recrutement, et 200.00 furent envoyés combattre en France. Mais à leur retour aux États-Unis, ces combattants se heurtèrent à une vague de violence sans précédent alimentée par un Ku-Klux-Klan en pleine renaissance et décidé à « remettre les Noirs à leur place » : « En 1919, quatre-vingt-trois Noirs, dont plusieurs soldats en uniforme, furent lynchés » (M. Fabre, op. cit., p. 26).

La seconde guerre mondiale créa une énorme demande de main-d'oeuvre dans l'industrie et d'hommes dans l'armée. Sous la pression des Noirs, les autorités durent faire des concessions : le président Roosevelt interdit ainsi la ségrégation dans les industries de défense (il faut cependant reconnaître que ce décret eut peu d'effets immédiats); et dans l'armée, où régnait jusque-là une stricte ségrégation entre les unités « blanches » et « noires », on abolit les signes extérieurs de cette ségrégation.

Au sortir de la guerre, les Noirs étaient décidés à faire triompher leurs revendications. Un combat d'une vingtaine d'années allait s'engager. Il portera sur trois fronts essentiels.

D'abord **la fin de la ségrégation**. La N.A.A.C.P. a mené, notamment au niveau de la Cour suprême, un combat acharné contre la ségrégation. C'est ainsi que la Cour interdit notamment les ententes entre propriétaires d'un même quartier pour refuser de vendre ou de louer à des Noirs et empêcher ainsi toute intégration résidentielle (1948); elle reconnut également que la ségrégation scolaire était fondamentalement inégale et donc contraire au principe d'égalité (1954) : c'était la fin de la doctrine de « l'égalité dans la séparation ». En 1948, le président Truman décréta également la fin de la ségrégation à l'armée (c'est ainsi que, pour la première fois, pendant la guerre de Corée, l'armée de terre se composa d'unités amalgamées et non plus ségréguées). Enfin, une loi votée en 1964 réprima la ségrégation dans les lieux publics ainsi que les discriminations raciales dans l'emploi.

Mais l'objet principal de la revendication des Noirs était **l'égalité politique**. En 1957 et 1964, le Congrès vota plusieurs lois visant à permettre aux Noirs de réintégrer leurs droits civiques. Ces lois permirent notamment de supprimer les conditions artificielles que certains Etats mettaient à l'exercice du droit de vote. Alors qu'ils n'étaient que quelques pour cent inscrits sur les listes électorales dans les Etats du Sud avant la guerre, les Noirs étaient inscrits à la plus de 60% en 1968. En 1967, des maires noirs sont élus à Cleveland (dans l'Ohio) et à Gary (près de Chicago); et en 1973, à Los Angeles, Detroit et Atlanta, la capitale de la Géorgie sudiste...

Dans le domaine **économique**, des avancées nombreuses et importantes ont été obtenues, mais inégalement réparties. Les Noirs ont obtenu une législation visant à réprimer la discrimination à l'embauche, ainsi qu'une politique « d'action positive » (Affirmative Action) destinée à corriger la sous-représentation de la minorité noire dans certains secteurs économiques. Cette politique a permis l'émergence d'« une classe moyenne, plus importante, plus riche, plus diversifiée que jamais. Les définitions varient, mais on estime qu'environ 40%

des Noirs (et 56% des Blancs) appartiennent désormais à ce groupe social, de par leur emploi. Les progrès les plus importants ont été réalisés entre 1964 et 1969 ». (*Le Monde diplomatique*, juillet 1988, p.16).

En revanche, la situation des Noirs pauvres (environ 45% de la population noire) ne s'est guère améliorée, quand elle ne s'est pas dégradée. « Les Noirs des catégories inférieures évoluent dans le monde clos et homogène des HLM et des quartiers insalubres. Les hommes sont au chômage et ne cherchent même plus un emploi, quand ils ne sont pas absents, ou drogués, ou en prison, ou encore victimes d'un meurtre. Comment, dans ces conditions, s'étonner devant le verdict des statistiques ? Chez les Noirs, le taux de mortalité est deux fois plus élevé que celui des Blancs en ce qui concerne les nourrissons, trois fois pour les mères [...]. Les hommes blancs vivent en moyenne six ans et demi de plus que les Noirs » (*Ibid.*). Ce monde de la pauvreté, de la violence et du désespoir, c'est essentiellement celui des ghettos urbains à Washington, Chicago, New York, Detroit... que l'on voit notamment dans le film de Kathryn Bigelow.

## G. LA LUTTE DES NOIRS

Aucun des droits des Noirs n'a été reconnu sans un long combat moral, politique et idéologique.

La contestation noire a pris de multiples formes. Elle fut d'abord non-violente et fit appel à la conscience des Blancs pour qu'ils reconnaissent l'injustice du sort réservé à la communauté noire. Prières, exhortations, pétitions succédèrent dès le 19<sup>ème</sup> siècle, mais les paroles et les discours restèrent sans grand effet. Lors de la seconde guerre mondiale, les Noirs prirent conscience de leur force et de leur nombre : il se sont rendu compte que des actions de masse non-violentes pouvaient faire fléchir les autorités fédérales, mais aussi locales.

Dans les régions à forte densité noire du sud des États-Unis, ils organisèrent des mouvements de boycott des transports publics qui pratiquaient la ségrégation, et des commerces ou des chaînes de magasins qui refusaient d'engager des employés noirs. « Le boycott le plus célèbre de cette période fut organisé en 1955 et 1956 contre la compagnie d'autobus de Montgomery en Alabama. Pendant plus d'un an, les passagers noirs boycottèrent en bloc les autobus jusqu'à ce la Cour suprême ait confirmé le caractère anti-constitutionnel de la ségrégation dans les transports en commun de l'Alabama. Cette forme de protestation de masse soutenue et organisée était sans précédent. Elle galvanisa les Noirs américains et les mobilisa pendant les années qui suivirent ». (S. Body-Gendrot et alii, *Op. cit.*, p. 30).

Des sit-in furent également fréquemment utilisés pour lutter contre la ségrégation. Des militants noirs et blancs enfreignaient en masse les lois ségrégationnistes en vigueur dans les lieux publics (notamment en Caroline, en Virginie, au Maryland...): des groupes de manifestants se présentaient par exemple à la cafétaria, interdite aux Noirs, d'un super-marché, occupaient tous les sièges, et refusaient de bouger avant d'avoir été servis. L'un des sit-in qui eut le plus de retentissement fut organisé à Greensboro, en Caroline du Nord, en 1960. « Dès la semaine suivante, le mouvement des sit-in avait gagné une demi-douzaine de villes dans le même Etat » (*Op. cit.*, p. 33-34).

La reconquête des droits civils fut également une lutte de longue haleine. Des militants venus le plus souvent du Nord menèrent des campagnes dans le « Sud profond » pour convaincre les Noirs de s'inscrire sur les listes électorales. Toutes ces actions non-violentes suscitérent des réactions de **haine** et d'**intolérance fanatique** chez leurs adversaires blancs : c'est ainsi que trois étudiants, deux Blancs et un Noir, Michael Schwerner, James Chaney et Andrew Goodman, qui appartenaient au mouvement pour les droits civiques,

furent enlevés en juin 1964, puis abattus par un groupe du Ku-Klux-Klan avec la complicité des autorités d'une petite bourgade du Mississippi.

La déségrégation scolaire n'a pas non plus été sans heurts ni violences : en 1963, le premier étudiant noir, James Meredith, à être admis à l'Université du Mississippi, dut être escorté par des soldats de l'armée fédérale. (Rappelons que la ségrégation scolaire a été jugée illégale par un arrêt de la Cour suprême des États-Unis de 1954 : c'est donc le pouvoir central, fédéral, qui a imposé les mesures de déségrégation à chaque Etat local, ce qui a impliqué parfois l'envoi de troupes dites « fédérales »). L'entrée de James Meredith entraîna finalement des émeutes qui firent deux morts.

Le leader incontesté de l'action non-violente fut Martin Luther King qui organisa boycotts, sit-in, marches de protestation et manifestations anti-racistes; il fut assassiné en 1968 à Memphis au Tennessee.

Les Noirs ne sont cependant pas restés passifs face à la brutalité des Blancs, et certains d'entre eux, parfois très nombreux, n'ont pas hésité à recourir à des méthodes de lutte violente. Dans le Sud raciste, les paysans et les métayers noirs s'organisèrent en certains endroits (notamment à Monroe en Caroline du Sud) pour se protéger contre les attaques continuelles du Ku-Klux-Klan. Mais ces formes de résistance étaient difficiles à organiser dans des campagnes où chacun vivait de façon isolée.

C'est dans les villes où les Noirs vivaient en masse dans les ghettos que les flambées de violence furent les plus graves et les plus spectaculaires. « Les ghettos s'étaient agrandis et peuplés : les Blancs n'auraient pu désormais s'y hasarder sans crainte. Les soulèvements spontanés prirent pour cible les magasins blancs qu'ils livraient au pillage. Ce fut le cas des émeutes d'Harlem, de 1935 et 1943, et aussi de celle de Détroit en 1943, bien que vingt-cinq Noirs et neuf Blancs y aient trouvé la mort. » (*Op. cit.*, p. 75-77).

C'est dans les années soixante que les **émeutes raciales** furent les plus nombreuses et les plus violentes : 9 en 1965 (notamment à Los Angeles), 38 en 1966 (dont 21 importantes), plus de 120 en 1967 (il y eut 43 morts à Détroit), 130 en 1968. Des enquêtes ont montré que ces émeutes n'étaient pas seulement le fait d'une minorité, mais que souvent l'ensemble du ghetto y participait, les pauvres mais aussi les plus aisés : les motivations en étaient confusément sociales, éco-nomiques et politiques. Les Noirs luttèrent contre la ségrégation, mais aussi contre leur exclusion de la société américaine, contre le mépris où ils étaient tenus, contre la misère où ils continuaient à vivre.

Ces émeutes eurent un **impact** considérable : grâce aux médias et notamment à la télévision, elles obligèrent l'opinion publique blanche à prendre conscience que la situation des Noirs n'était pas seulement dramatique dans le Sud, mais aussi au **Nord** et à l'**Ouest**. L'Amérique blanche découvrait l'existence des ghettos qu'elle avait préféré ignorer jusque-là.

Face au mouvement pour les droits civiques, essentiellement non-violent et dominé par la figure de Martin Luther King, va alors émerger un **courant social et politique plus radical**, orienté vers des stratégies de rupture avec la société américaine.

Les Musulmans noirs (*Black Muslims*) formaient à l'origine une secte religieuse, comme il en existe des milliers aux États-Unis. Par la suite, les *Black Muslims* développèrent une idéologie politique visant à réhabiliter le peuple noir injustement dominé par les Blancs : d'après leurs conceptions, les Noirs étaient le véritable peuple élu d'Allah et les Blancs une création mauvaise de Satan; en conséquence, les Noirs devaient refuser tout contact avec les Blancs, notamment les mariages mixtes, et s'établir sur une **terre séparée des Blancs**, en Amérique ou ailleurs. Cette doctrine était tout à fait utopique, mais rencontra un grand succès auprès des populations misérables des ghettos auxquelles elle affirmait que la race noire était supérieure à la race blanche, que celle-ci serait

damnée et que les Blancs avaient une dette morale et économique à l'égard des Noirs à cause de l'esclavage.

Une des actions les plus symboliques des *Black Muslims* consistait à abandonner le nom de famille et à le remplacer par un « X » destiné à rappeler le nom originaire et oublié que l'esclavage avait fait perdre aux Noirs déportés en Amérique. C'est ainsi que Malcolm Little, un des grands leaders des Blacks Muslims, devint **Malcolm X**. Contrairement à Martin Luther King, Malcolm X n'a jamais mis ses espoirs dans l'intégration à la société blanche : il a défendu un **nationalisme noir virulent** et prônait l'**autodéfense** et la **révolution violente**. Les discours de Malcolm X eurent un énorme retentissement auprès des Noirs, car il réussit à les convaincre de leur propre force, il leur révéla la peur qu'ils inspiraient aux puissants Blancs, et surtout, il leur donna conscience de leur identité spécifique : plus que tout autre, il reprit et répandit le slogan « *Black is beautiful* ». Les Noirs ne devaient plus chercher à ressembler aux Blancs, ils devaient au contraire affirmer leurs propres valeurs, leurs propre culture, leurs propres manières d'être. A tous ceux qui, dans les ghettos, n'avaient plus d'espoir ni d'a-venir, il donnait l'orgueil de leur race, les mots qui leur manquaient pour dénoncer l'hypocrisie, le mépris et le racisme de la majorité blanche. Mais la doctrine de Malcolm X devenait de plus en plus personnelle et l'éloignait peu à peu des *Black Muslims*. Il fut assassiné en 1965 par des Musulmans noirs restés fidèles au fondateur de la secte. Comme le montre *Do the right thing*, le souvenir de Malcolm X, celui qui avait osé défier les Blancs, qui avait refusé de les singer, est resté très vivace dans la communauté noire : car « Malcolm X disait tout haut ce que les Noirs se disaient entre eux; il disait même ce que les Noirs avaient eu jusqu'ici peur de dire... ».

Le message de Malcolm X fut repris à partir de 1965 par une autre organisation, les **Panthères noires** (*Black Panther Party for Self-Defence*) qui mettaient l'accent sur la situation dans les ghettos et réclamaient des mesures de lutte contre le chômage, des logements décentes, des écoles adaptées aux conditions propres des Noirs, etc. Ils revendiquaient en outre le « droit de s'armer pour se défendre comme l'autorise explicitement la Constitution des États-Unis [...] ». L'auto-défense armée consistait à créer des milices susceptibles d'intervenir chaque fois qu'un habitant du ghetto était brutalisé par la police. Très vite, ce fut la guerre ouverte. Les Panthères noires furent harcelés, individuellement et collectivement, par la police et le F.B.I.; ceux qui n'étaient pas tués étaient traduits en justice pour avoir résisté. » (S. Body-Gendrot et *alii*, *Op. cit.*, p. 88-89).

La répression policière de 1968 à 1971 fut particulièrement sévère, et les Panthères noires perdirent leurs leaders mais également l'appui des masses noires des ghettos. A partir de 1973, le mouvement déperit et devint moins radical.

## H. LE REPLI (1973 - 1989)

A partir de 1973, l'activisme noir a perdu une grande part de ses forces. Les conquêtes réalisées, la fin de la ségrégation, l'obtention des droits civiques, ont permis la formation d'une classe moyenne noire pour laquelle le combat politique est devenu moins urgent. Dans les ghettos où la pauvreté reste importante, une politique sociale plus généreuse a amélioré le sort de beaucoup de familles noires (cette politique est cependant jugée contradictoirement : *cf.* plus loin) et les émeutes violentes y sont devenues plus rares (mais réapparaissent cependant sporadiquement comme à Miami en 1980).

La lutte pour les droits civiques et contre la ségrégation, les flambées de violence dans les ghettos semblent appartenir désormais au passé. Néanmoins ces événements qui ont marqué de tout leur éclat les années 50 et 60, restent profondément ancrés dans la mémoire des Noirs américains : Malcolm X, Martin Luther King sont des noms qui gardent un grand écho parmi la communauté noire.

Les Noirs savent en effet qu'ils ne se sont pas intégrés « naturellement » à la société américaine comme l'ont fait les autres groupes d'immigrants polonais, allemands, anglais, irlandais ou italiens. Dès l'origine, ils ont été exclus, comme aucun autre groupe, par le fait de l'esclavage. Et quand l'esclavage a été aboli, on leur a retiré, par tous les moyens et notamment par la violence, leurs droits de citoyens : ce n'est qu'après un long combat qu'ils ont pu reconquérir ces droits dont on les avait injustement privés. Aucun autre groupe dans la société américaine n'a dû mener un combat aussi long et aussi difficile pour obtenir son intégration. Aujourd'hui où toute discrimination est théoriquement interdite, les Noirs se retrouvent cependant au plus bas de l'échelle sociale (cfr. le chapitre suivant); économiquement, ils partent donc de la plus mauvaise position dans la « course à la réussite » que constitue le modèle de vie américain (*American Way of Life*).

Cette histoire explique ainsi la **suspicion**, la **méfiance** et parfois le **ressentiment** des Noirs américains, notamment de ceux qui vivent dans la misère des ghettos, à l'égard des Blancs. Les Noirs ne peuvent pas oublier que la société blanche les a traités pendant des siècles comme des non-citoyens, comme des objets, comme des sous-hommes à tenir à l'écart comme des animaux inférieurs : et puisque chaque conquête des Noirs n'a été obtenue que par la lutte, les Blancs sont **nécessairement soupçonnés** de ne s'être défaits de leur racisme qu'en paroles, de vouloir confusément retirer aux Noirs les droits qu'ils ne leur ont concédés que forcés, de vouloir également maintenir les Noirs dans leur position (objectivement) défavorisée et marginalisée.

En outre, les traces de la ségrégation étaient encore bien présentes aux États-Unis en 1967 quand ont éclaté les émeutes de Detroit mises en scène dans le film de Kathryn Bigelow : si la ségrégation raciale était institutionnalisée dans les États du Sud, d'autres formes de discrimination étaient bien présentes dans le Nord, qui expliquent en grande partie ces émeutes violentes.



# CHAPITRE II

## LA SITUATION DES NOIRS AMÉRICAINS

### AUJOURD'HUI

Ce chapitre a été rédigé en 1989 et n'a pas pu être actualisé. On en tiendra compte pour une éventuelle utilisation dans un cadre pédagogique.

Tout le monde reconnaît que les Noirs constituent un des groupes les moins favorisés aux États-Unis. Mais l'interprétation de cet état de fait varie grandement selon les opinions politiques de chacun. Nous présentons ci-dessous deux textes donnant des interprétations radicalement différentes de la situation sociale des Noirs américains.

#### A. UNE COMMUNAUTÉ DÉFAVORISÉE

Le premier est écrit par trois universitaires françaises (Sophie Body-Gendrot, Laura Maslow-Armand et Danièle Stewart, *Les Noirs américains aujourd'hui*. A. Colin, 1984), et voit dans la position socio-économique inférieure des Noirs un effet de la domination blanche sur la société américaine.

Ce texte commence par considérer le **revenu moyen** des Noirs :

« En 1960, le revenu d'une famille noire équivalait à 55% de celui d'une famille blanche; en 1982, le rapport est resté exactement le même. De plus, ce taux est demeuré relativement stable tout au long de la période considérée : la légère amélioration constatée en 1975 (taux passé à 62%) disparaît à la fin de la décennie. De nombreux ménages, où mari et femme sont instruits et travaillent à plein temps, ont réussi à améliorer leurs revenus, et ce principalement dans le Nord. Toutefois, ce progrès notable est annulé par l'appauvrissement d'un nombre croissant de familles dirigées par des femmes seules. Selon les services chargés du recensement, ces familles représentent 47% des foyers noirs (contre 13,9% dans la communauté blanche) et leurs revenus se situent dans un cas sur deux au-dessous du seuil officiel de pauvreté.

L'augmentation du nombre des femmes chefs de famille constitue la tendance la plus alarmante qui puisse être décelée aujourd'hui dans la communauté noire. Ces foyers subsistent grâce à des subventions gouvernementales — coupons d'alimentation, allocations de logement, allocations familiales, distribution de nourriture, aide fédérale aux écoliers défavorisés. Et souvent, les enfants de ces familles quittent l'école sans diplôme, se retrouvent sans emplois, succombent à la drogue ou à la délinquance. »

La pauvreté est un effet du manque d'emploi qui se traduit par un **taux de chômage** particulièrement élevé dans la communauté noire :

« En 1960, 8,8% des Noirs de sexe masculin étaient sans emploi, contre 4,6% des Blancs. Pour les femmes, ces taux atteignaient respectivement 8,5% et 4,9%. En 1982, la situation s'est aggravée à tel point que la population noire compte 18,2% d'hommes et 16% de femmes au chômage, tandis que chez les Blancs, ces chiffres ne dépassent pas 8,6% pour les hommes et 8% pour les femmes. [...]

Le taux de chômage des jeunes Noirs (50,6%) est deux fois plus élevé que celui des jeunes Américains en général (23,6%). Dans certaines villes à forte population noire, comme Detroit, Newark ou Chicago, 75% des adolescents noirs n'ont pas d'emploi. Ainsi, une génération entière a été exclue du monde du travail : elle n'a jamais exercé d'emploi régulier, et n'en exercera probablement jamais.»

Ensuite les auteurs essaient d'expliquer ce taux de chômage particulièrement élevé chez les Noirs :

« Dans un rapport daté de 1982, la Commission des droits civiques analyse les causes du chômage disproportionné dont souffre la communauté noire. Elle rejette sans appel les facteurs structurels, éducatifs ou régionaux. Le taux exceptionnel qui est constaté dans cette communauté n'est dû ni aux transformations de l'économie, ni au lieu de résidence, à l'emplacement des industries, à l'âge ou aux qualifications des Noirs.

En fait, selon ce rapport, c'est à la discrimination raciale que les Noirs et les membres des autres minorités de couleur se heurtent principalement dans la recherche d'un emploi. Un grand nombre de travaux confirment cette hypothèse : le racisme jouerait donc un rôle déterminant dans les difficultés d'accès au monde du travail, la sous-utilisation des compétences et l'inégalité des salaires.»

On constate néanmoins que les Noirs ont fait de considérables progrès ces vingt dernières années dans le domaine de l'**éducation** :

« En 1960, 33% seulement des Noirs âgés de 20 à 24 ans étaient titulaires d'un diplôme de fin d'études secondaires, contre 61% des Blancs du même âge. 4% des Noirs âgés de 25 à 34 ans avaient bénéficié d'au moins quatre années d'études universitaires, contre 12% des Blancs. En 1980, 73% des jeunes Noirs avaient obtenu un diplôme de fin d'études secondaires, contre 85% pour les Blancs. En 1982, 13% des Noirs âgés de 25 à 34 ans ont passé au moins quatre ans sur les bancs de l'université.»

Comment dès lors expliquer que cette progression dans le domaine de l'éducation n'ait pas eu plus d'effet sur les revenus des Noirs ? Pour comprendre cette stagnation des salaires, il faut considérer non seulement la longueur des études, mais aussi leur genre et leur qualité :

« Bien que de nombreux Noirs terminent maintenant leurs études secondaires et obtiennent un diplôme, la qualité de l'instruction qu'ils reçoivent reste inférieure à celle des Blancs de milieu comparable. Cela est particulièrement vrai lorsque les Noirs sont inscrits dans des écoles à forte majorité noire ou hispanique et que les Blancs fréquentent les écoles publiques des riches banlieues résidentielles.

Après des poursuites judiciaires, certains Etats ont essayé de remédier à l'inégalité flagrante des subventions scolaires. Néanmoins, un décalage subsiste, qui peut atteindre 400 dollars par élève dans une même région urbaine. Les écoles les mieux dotées peuvent engager des professeurs plus qualifiés, expérimentés, motivés et mettre à leur disposition des locaux plus spacieux et mieux équipés. La très légère amélioration constatée récemment dans les résultats des examens qui ouvrent l'accès à l'enseignement supérieur (Scholastic Aptitude Test) ne doit pas nous faire oublier que les Noirs des ghettos ont souvent au moins deux années de retard par rapport à leurs condisciples blancs.

Dans les écoles pauvres et mal encadrées, où règne un climat de violence, on enseigne peu et on apprend encore moins. L'enseignement mathématique et scientifique y est particulièrement négligé, de même que l'apprentissage

de base comme la lecture et l'écriture. On estimait à la fin des années 1970 qu'environ 47% des jeunes Noirs de 17 ans étaient pratiquement illettrés (contre seulement 8% des Blancs du même âge), donc incapables d'exercer tout emploi requérant un minimum de qualifications.

Après ces études secondaires médiocres, la plupart des étudiants noirs se dirigent vers des universités peu prestigieuses, qui n'offrent qu'un accès limité à des emplois bien rémunérés. Les trois cinquièmes des étudiants noirs sont aujourd'hui inscrits, soit dans des universités qui n'offrent que des cycles courts de deux ans, soit dans des instituts professionnels ou techniques. Les cycles courts, qui ne permettent que rarement de poursuivre des études ultérieures, ont d'ailleurs été surnommés "les futurs dépotoirs de l'enseignement supérieur".

Environ 23% des lycéens noirs et 15% des lycéens blancs d'aujourd'hui quitteront l'école sans avoir achevé le cycle secondaire de quatre ans, et près de la moitié des étudiants noirs abandonneront leurs études avant d'avoir obtenu un diplôme (*Bachelor of Arts*). Pourquoi? La principale raison semble être d'ordre financier. Plus de 80% des étudiants noirs bénéficient d'une bourse ou d'un prêt fédéral; ils sont donc nombreux à devoir travailler pour décrocher le même diplôme, et il leur faut souvent pour décrocher le même diplôme une année de plus que leurs condisciples plus favorisés.»

Après ce bilan très négatif, les auteurs constatent que la structure sociale de la communauté noire s'est transformée depuis le début des années soixante : cette communauté n'est plus aussi homogène, et l'écart entre les « riches » et les « pauvres » s'est fortement creusé.

« La structure sociale de la communauté noire a changé depuis vingt ans avec l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie de petits entrepreneurs et de fonctionnaires chargés en particulier de répartir les fonds publics destinés aux membres les moins favorisés de leur propre communauté. Le nombre de familles noires disposant d'un revenu supérieur à la moyenne nationale a augmenté de 15% entre 1960 et 1970 et de 3% au cours de la décennie suivante.

Vingt années de lutte pour les droits civiques, de législation antidiscriminatoire et de politique d'embauche préférentielle dans les secteurs public et privé auront donc permis aux familles noires disposant d'un revenu annuel supérieur à 20.000 dollars (valeur 1980) de passer de 12% en 1960 à 30% en 1980. Pendant la même période, la proportion de familles blanches répondant aux mêmes critères est passée de 31 à 56%.

Le nombre de familles noires dont le revenu reste inférieur à 20.000 dollars a diminué au cours des vingt dernières années : de 88% en 1960 à 70% en 1980. Mais cette diminution est considérablement inférieure à celle du nombre de familles blanches à bas revenu : de 69% en 1960 à 44% en 1980. Toujours en 1980, 40% des familles noires ne disposaient encore que d'un revenu inférieur à 10.000 dollars, soit juste au-dessus du seuil de pauvreté. Ce n'était le cas que de 16% des familles blanches.

Au cours des années 1960, la proportion de familles noires vivant d'un revenu inférieur à 10.000 dollars est tombée de 55% à 35%, mais elle est remontée à 40% à la fin des années 1970. Cette tendance rétrograde risque de s'aggraver dans les années à venir avec de nouvelles fermetures d'usines, le recours à une main-d'oeuvre à meilleur marché dans certains pays du tiers monde et les coupes sombres pratiquées par le gouvernement de Ronald Reagan dans les dépenses sociales.»

Enfin, les auteurs examinent l'intégration réelle des deux communautés blanche et noire. Ils constatent d'abord que, si la ségrégation scolaire a été

abolie dans les textes, elle subsiste encore dans les faits, et cela non pas tellement dans le Sud (comme l'histoire aurait pu le laisser croire), mais dans le Nord, théoriquement plus accueillant pour les Noirs :

« Dans le Nord, la composition raciale rend souvent impossible une intégration véritable. En 1983, les écoliers noirs et hispano-américains sont plus nombreux que les élèves blancs dans 30 des principaux "districts" scolaires des États-Unis. Dans les dix principaux districts, les écoliers de couleur représentent 60 à 75% des effectifs. Par conséquent, dans le Nord, environ la moitié des jeunes Noirs fréquentent des écoles où prédominent Noirs et Hispano-Américains.

L'isolement résidentiel croissant est à la fois la cause et la conséquence d'une ségrégation de fait dans les écoles publiques. Le nombre de Noirs qui vivent dans des quartiers presque exclusivement noirs est en augmentation. Cet isolement n'est pas dû à des causes économiques : si le revenu était le seul facteur déterminant, moins d'1% des Noirs habiterait des quartiers où ils constituent la majorité de la population. En fait, 74% d'entre eux vivent dans des quartiers noirs à plus de 50%. Et cet isolement n'est pas dû non plus à de quelconques préférences ethniques : la plupart des Noirs interrogés affirment leur préférence pour des quartiers intégrés où les différentes communautés raciales seraient également représentées. »

De ce rapide panorama, les auteurs concluent que l'écart entre Blancs et Noirs n'a pas, contrairement aux apparences, cessé de se creuser. Pour eux, les différents phénomènes constatés — l'ascension lente, mais maintenant interrompue, d'une bourgeoisie noire, la pauvreté croissante d'un sous-prolétariat des ghettos, et l'isolement de la communauté noire dans les écoles et les quartiers — sont sans aucun doute liés :

« Les Noirs, de plus en plus isolés dans leurs ghettos au centre des villes ou dans les banlieues résidentielles, sont privés des contacts, des expériences et des informations qui faciliteraient leur ascension au sein d'une société dominée par les Blancs. Les membres des classes moyennes éduquées ont néanmoins progressé grâce aux sanctions prises à l'encontre des employeurs qui pratiquent la discrimination et à l'application, depuis dix ans, d'une politique d'embauche préférentielle. Mais ces mesures sont de moins en moins appliquées.

Les jeunes Noirs défavorisés, rassemblés au sein d'institutions scolaires en général médiocres, en sortent avec des diplômes trop souvent sans valeur dans des villes où les emplois manuels non qualifiés ont pratiquement disparu et où les autres emplois sont désormais occupés par des "Hispanos" et d'autres immigrants récents. Les pratiques discriminatoires et la politique de "séparation des races" encouragée par les agents immobiliers empêchent même les membres en pleine ascension des minorités de couleur de s'installer dans les habitations à bon marché des quartiers blancs, où davantage d'emplois sont disponibles. L'homogénéité raciale des zones d'habitation et des écoles engendre des obstacles majeurs à l'amélioration du sort de la communauté noire, dont les progrès économiques récents se sont considérablement ralentis. »

## B. LA «VICTIMISATION» DES NOIRS AMÉRICAINS

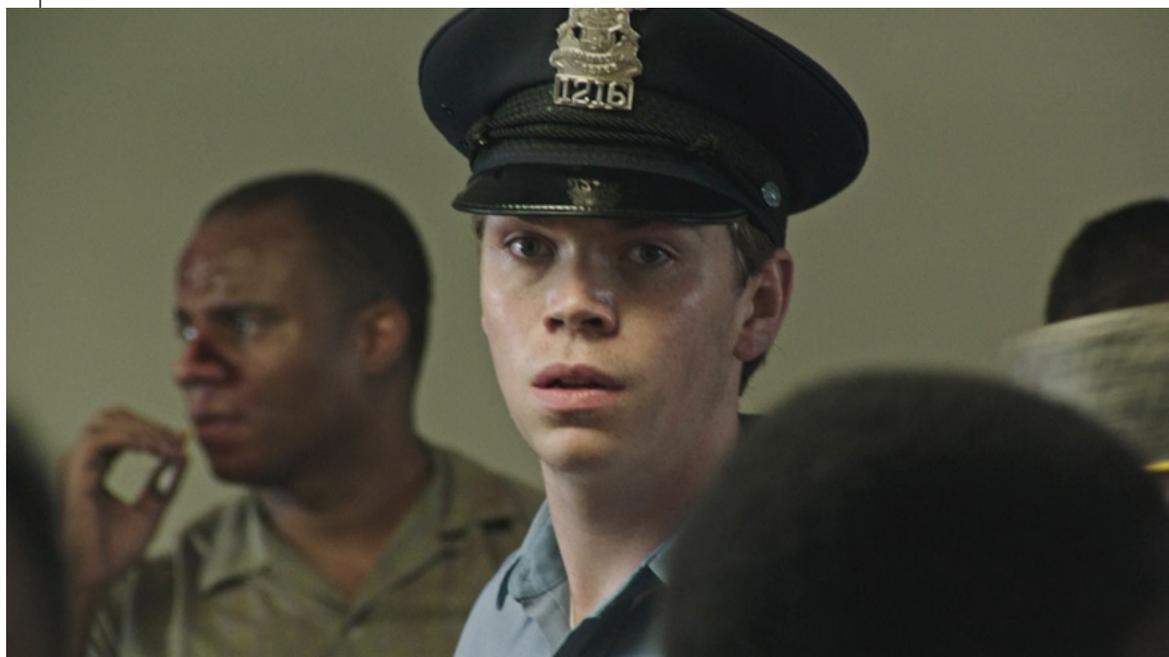
Le texte suivant, de Philippe Bénéton (*Le fléau du bien. Essai sur les politiques sociales occidentales*. Robert Laffont, 1983) illustre les positions de la « nouvelle droite » américaine sur le problème des Noirs aux États-Unis.

Philippe Bénéton ne se veut en rien un défenseur d'une quelconque supériorité des Blancs sur les Noirs : il juge au contraire très positives les lois qui ont mis fin à la ségrégation raciale dans le Sud et qui ont rendu leurs droits civiques aux Noirs. Ces mesures ont permis des progrès importants pour les Noirs dans le domaine politique, mais aussi au niveau de l'emploi et au niveau social (notamment la formation d'une classe moyenne noire), car elles ont « brisé les barrières qui empêchaient le jeu d'une libre compétition sociale ».

Reste qu'aujourd'hui la situation socio-économique des Noirs paraît beaucoup plus mauvaise que celle des Blancs. Ici, Bénéton procède à une réinterprétation des chiffres qui révèlent, selon lui, une situation beaucoup plus nuancée que celle que l'on décrit habituellement :

« Penser les inégalités de réussite au travers de l'opposition majorité/minorités est tout à fait trompeur. Comme l'a montré en particulier Thomas Sowell, lui-même noir, la race, la couleur départagent moins les Américains que ne l'affirme le discours "dominant". Tout d'abord la société américaine est composée non d'une majorité ethnique opposée à des minorités, mais d'une mosaïque de groupes et d'un grand nombre d'individus "mixtes" sur le plan ethnique. D'après les enquêtes du *Census Bureau*, la moitié environ des Américains ne peuvent identifier leur caractère ethnique, probablement à cause des croisements au cours des générations. Le groupe le plus important que l'on peut distinguer est celui des Anglo-Saxons, mais il ne forme que 14% de la population, soit guère davantage que les Allemands américains (13%) ou les Noirs (11%).

Ces divers groupes ethniques réussissent différemment en termes économiques. Mais, contrairement aux idées reçues, ce ne sont pas les Anglo-Saxons dont le revenu moyen est le plus élevé. Les Américains d'origine juive, mais aussi ceux d'origine japonaise, polonaise, chinoise ou italienne "make more money". Le tableau I montre qu'il n'y a pas une nette dichotomie majorité/minorités en matière de revenus, mais un continuum entre les différentes catégories, et que la couleur de la peau n'est pas un critère suffisant pour rendre compte de ces inégalités : deux des cinq groupes les plus aisés sont non blancs (Chinois ou Japonais), tandis que la grande majorité des Portoricains sont blancs et que leur revenu moyen est voisin de celui des Noirs. »



**TABLEAU I**  
**REVENU FAMILIAL MOYEN PAR GROUPE ETHNIQUE**  
**(en pourcentage du revenu national moyen)**

Groupe ethnique	Revenu (%)
Juifs .....	170
Japonais .....	132
Polonais .....	115
Italiens .....	112
Chinois.....	112
Allemands.....	107
Anglo-Saxons .....	107
Irlandais .....	103
Moyenne nationale .....	100
Philippins.....	99
Noirs des Antilles (West Indians) .....	94
Mexicains .....	76
Portoricains.....	63
Noirs .....	62
Indiens .....	60

Comment expliquer cependant que les Noirs se retrouvent en si mauvaise position ? Bénétou suggère alors que la **cause** de l'infériorité des revenus des Noirs américains n'est pas — comme on le prétend souvent — le racisme des Blancs, mais différents facteurs qu'il énumère ensuite.

Il remarque d'abord que le revenu des familles dépend du **nombre de personnes travaillant régulièrement par famille**, et il constate par exemple que c'est chez les Portoricains qu'on trouve le moins de personnes travaillant par famille.

Il insiste ensuite particulièrement sur l'**âge moyen de chaque groupe ethnique**, dans la mesure où, aux États-Unis, « les inégalités de revenus selon les âges sont plus importantes qu'entre groupes ethniques » (autrement dit, au fil de sa carrière, un individu gagne généralement de mieux en mieux sa vie). Et il constate que les différences d'âge entre ces groupes sont particulièrement nettes :

**TABLEAU II**  
**LES DIFFERENCES D'ÂGE ENTRE GROUPES ETHNIQUES \***

Juifs.....	46
Polonais .....	40
Irlandais .....	37
Allemands .....	36
Italiens .....	36
Anglo-Saxons .....	34
Japonais .....	32
Total des États-Unis.....	28
Chinois .....	27
Noirs .....	22
Indiens .....	20
Mexicains.....	18
Portoricains .....	18

\* Ces chiffres moyens traduisent à la fois les différences quant au nombre d'enfants et quant à l'âge moyen de ceux qui sont sur le marché du travail.

« Il est frappant de constater l'ignorance officielle d'une donnée élémentaire — la répartition différentielle des âges au sein des groupes ethniques — qui invalide les mesures utilisées de la représentation des groupes. Pour prendre les exemples extrêmes : la moitié des juifs américains ont 45 ans ou plus, pour les Portoricains, le pourcentage correspondant est de 12%. Il est évidemment absurde de postuler qu'en l'absence de toute discrimination ils seraient identiquement (proportionnellement) représentés dans les différentes professions. »

A ces deux premiers facteurs s'en ajoutent d'autres comme la différence d'instruction entre les différents groupes ethniques et les disparités régionales des revenus qui font que par exemple « le revenu moyen d'une famille noire de New York est plus de deux fois supérieur à celui d'une famille noire du Mississippi » (l'exemple n'est évidemment pas pris au hasard puisque les défenseurs de la cause des Noirs insistent souvent sur la situation des ghettos noirs dans les grandes villes du Nord, notamment à New York).

Bénéton insiste également sur le fait que le recours à des chiffres **moyens** (par exemple ceux des revenus) masque la **profonde diversité** de la communauté noire qui, « selon le sociologue (noir) W. J. Wilson [est constituée d'] un sous-prolétariat composé de travailleurs instables et non qualifiés et d'allocataires du *Welfare* [= l'assistance publique], [d'] une classe ouvrière stable de "cols bleus" semi-qualifiés et [d'] une classe moyenne de travailleurs qualifiés en "cols bleus" et "cols blancs". 35% environ des Noirs appartiennent à l'*underclass*, 30% à la *working class* et 35% à la *middle class*. »

« Si les États-Unis n'ont toujours pas résolu leur "question noire", les termes du problème ont donc profondément changé : le problème n'est plus guère celui d'une minorité raciale soumise à la discrimination mais bien davantage celui d'une minorité de la race noire victime de ses handicaps sociaux. La situation de l'*underclass*, observe en effet Wilson, est moins liée à l'effet présent du facteur racial qu'à l'héritage de l'histoire et à des facteurs socio-économiques défavorables : les Noirs marginalisés (ceux des ghettos urbains) ont été ou sont élevés très généralement dans des familles sans père, ils ont été ou sont éduqués dans des écoles dégradées, et, de plus, ils sont piégés par une situation où non seulement les emplois disponibles sont peu stables ou peu rémunérateurs mais où également existent, largement utilisées, des sources de revenus autres que le travail (les diverses formes de délinquance, l'assistance). »

Pour Philippe Bénéton, la pauvreté qui affecte une partie de la communauté noire, n'est donc pas la conséquence du racisme des Blancs, mais d'autres facteurs comme le manque d'instruction ou de travail (car, sinon, on ne pourrait pas expliquer que 65% des Noirs ont échappé à cette condition misérable). Les Noirs seraient donc présentés **faussement** comme des « victimes » du racisme : c'est ce que l'auteur appelle la « **victimisation** » des Noirs américains.

Pour terminer, Bénéton examine la politique d'aide sociale en faveur des pauvres (notamment des Noirs) aux États-Unis. Il constate que, paradoxalement, cette politique de lutte contre la pauvreté n'a pas fait disparaître la pauvreté, mais a seulement multiplié le nombre d'assistés, c'est-à-dire de ceux qui vivent de cette aide accordée aux pauvres (appelée *Welfare*). Ainsi, à New York où le montant de l'aide est particulièrement élevée, une personne sur trente a bénéficié de cette aide au début des années 60, « puis une sur dix, une sur sept, une sur six en 1970. La ville semblait devenir, selon l'expression du *New York Times*, une *Welfare city*. »

Pour Bénéton, cette explosion de l'aide sociale est due essentiellement au **niveau élevé** de cette aide qui a concurrencé les revenus gagnés par les pères de famille. Le montant de l'aide était particulièrement important pour **les mères de famille seules** : pour que les jeunes femmes en charge d'enfants puissent bénéficier de cette aide, les pères auraient donc été poussés à désertier leur foyer.

« Comme l'a montré M. Rein, le nombre des *Welfare mothers* [c'est-à-dire des mères seules recevant une aide sociale] s'était accru de toutes celles qui avaient renoncé à chercher un emploi mal payé alors qu'elles pouvaient recevoir sous forme de prestation un revenu supérieur et plus régulier, en particulier dans les villes où il était possible de prendre un travail à mi-temps sans perdre le bénéfice de l'allocation. Ainsi en 1970-1971, une *Welfare mother* pouvait gagner 2.000 dollars en travaillant à temps partiel et recevoir en même temps 3.386 dollars au titre de l'AFDC à New-York, 2.600 dollars à Chicago, 1.800 dollars à Phoenix. [...] L'effet dissuasif était inévitable. »

Le système de lutte contre la pauvreté a donc eu des **effets pervers, c'est-à-dire néfastes et imprévus**. Au lieu d'aider les pauvres, en particulier les habitants des ghettos, à prendre leur destin en mains, ce système les a transformés en une population d'assistés ne cherchant plus à améliorer leur sort. « L'assistance ne fait pas bon ménage avec la famille. Elle la remplace dans sa fonction de subsistance et par là-même contribue à la disloquer [...] Le système d'assistance américain crée des situations où la désertion ou l'éviction du père devient un acte économiquement rationnel. [...] Il joue un rôle corrompateur en opposant l'intérêt et la vertu, l'intérêt économique des enfants (et de la mère) aux obligations morales du père, et en faisant des enfants sans père des investissements rentables ».

Bénéton conclut ainsi son tour d'horizon de la question noire aux États-Unis :

« La question noire a donc changé de nature : elle se pose beaucoup moins dans le Sud que dans les grandes villes du Nord, elle ne concerne plus l'ensemble de la population noire, mais une fraction d'entre elle, environ 30%, la black underclass. Le problème n'en reste pas moins la plaie la plus visible de la société américaine : près d'un tiers des Noirs vivent en marge de la société et selon un style de vie dominé par différentes formes de pathologie sociale : l'absence générale du père au foyer, l'éducation assurée davantage par la rue que par l'école (et le climat de la rue se retrouvant à l'école), une vie adulte souvent instable (un grand nombre de jeunes hommes n'ont pas d'adresse fixe), une violence endémique, le travail largement supplanté par le Welfare ou/et les activités illégales (20% environ des adultes résidant à Harlem vivaient en 1966 du commerce de la drogue, de la prostitution, des jeux, etc.). Un climat plus que malsain dans un cadre souvent lépreux et un type dominant de comportement : l'absence de discipline de soi et de sentiment d'obligation vis-à-vis d'autrui, la tendance à considérer tout règle comme un affront personnel, une attitude souvent agressive ou provocante (dont la manifestation la plus courante sera une radio portative poussée à fond), une pauvreté ostentatoire. L'une des caractéristiques essentielles de ce groupe humain n'est pas en effet la pauvreté — les Noirs du Sud sont plus pauvres, beaucoup dans le monde le sont bien davantage — mais la manière dont cette pauvreté est vécue. »

### C. UNE OPINION PUBLIQUE DIVISÉE SUR LA QUESTION NOIRE

Les textes que l'on vient de résumer ne traduisent pas seulement les opinions personnelles de leurs auteurs, mais sont le reflet des divisions actuelles de l'opinion publique américaine sur la « question noire ».

L'ouvrage de Sophie Body-Gendrot, Laura Maslow-Armand et Danièle Stewart milite implicitement pour une politique active de lutte contre les discriminations, notamment en matière d'emploi, telle qu'elle fut d'ailleurs pratiquée aux États-Unis dans les années 70 sous le nom d'« *Affirmative action* » (c'est-à-dire une « action positive » visant à corriger l'inégale représentation des Noirs et des Blancs aux différents niveaux de l'échelle sociale); c'est également un soutien global à la politique d'aide sociale aux plus pauvres (*Welfare*) menée à cette époque, même si certains aspects peuvent en être critiqués (l'une des auteurs, Laura Maslow-Armand, a publié récemment un article dans ce sens dans *Le Monde diplomatique*, juillet 1988, p. 16-17).

Philippe Bénéton traduit par contre le revirement de l'opinion libérale (au sens européen du terme) et conservatrice devant ce qu'elle estimait être le gâchis social et économique d'une politique visant à corriger de façon étatique les inégalités résultant du jeu normal du marché (étant donné bien entendu qu'au début des années 60, on avait supprimé les discriminations raciales qui faussaient l'égalité des chances de départ). C'est cette partie de l'opinion publique qui a soutenu la politique de Ronald Reagan dans les années 80 et notamment ses mesures de réduction de l'aide sociale et qui a certainement contribué à l'élection de Donald Trump en 2016.

Ce débat sur la politique sociale est très présent aux États-Unis (même si nous n'en percevons que de faibles échos ici en Europe), et les thèses qui viennent d'être exposées sont largement répandues dans l'opinion publique.

Le film *Detroit* n'apparaît pas ainsi dans une situation de « vide » ou de « consensus » idéologique, mais s'inscrit au contraire dans ce débat, même si la question sociale — le chômage, la pauvreté, les discriminations... — y occupe une place secondaire par rapport à la description des émeutes et des violences policières.



## D. LES GHETTOS URBAINS

Le film *Detroit* est inséparable d'un lieu, le ghetto. Pour que de telles émeutes se produisent, il ne suffit pas en effet que s'opposent deux communautés, l'une favorisée, l'autre défavorisée : il faut en plus que ces deux communautés ne soient pas mélangées, mais au contraire **séparées** l'une de l'autre pour que l'une de ces communautés, ici les Noirs, prenne conscience de son **unité** face à l'autre. C'est le fait d'être à la fois isolés et rassemblés dans le ghetto qui donne aux Noirs le sentiment d'appartenir à une même communauté opprimée face par exemple aux bavures policières. Autrement dit, **la ségrégation résidentielle de fait**, en opposant visiblement et physiquement deux communautés, crée les conditions de l'émeute.

Comment se sont dès lors formés ces ghettos misérables qu'enflamme régulièrement la violence ?

On se rappelle que jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les Noirs résidaient pour leur grande majorité dans le Sud rural. Au cours de la première moitié du vingtième siècle, les Noirs ont émigré en masse vers le Nord industrialisé (mais aussi vers les centres urbains du Sud). Ce mouvement s'est prolongé jusqu'à nos jours.

Les Noirs étaient généralement pauvres et cherchaient naturellement des habitations à prix modéré. Ils se sont donc retrouvés dans des quartiers relativement vétustes ou délabrés que les Blancs plus riches abandonnaient pour des lieux de résidence plus luxueux.

D'autre part, lorsque les Noirs devenaient nombreux dans un quartier, les Blancs qui y résidaient encore, ont eu tendance à l'abandonner à leur tour, soit pour des motifs racistes (c'est-à-dire qu'ils ne supportaient pas le voisinage de nombreux Noirs), soit parce que l'afflux de résidents pauvres (indépendamment du fait qu'ils soient Noirs) accentuait la dégradation du quartier.

Les centres urbains où s'installaient les Noirs, ont vu ainsi un exode spectaculaire des Blancs vers des banlieues souvent fort éloignées et luxueuses. La diminution du nombre de Blancs dans les centres urbains s'est particulièrement accentuée entre 1970 et 1980 : Chicago, La Nouvelle-Orléans, Cleveland, Atlanta, Detroit ont perdu un tiers de leurs résidents blancs à cette époque (la moitié à Détroit) ! La conséquence la plus importante de cet exode est que les Noirs sont devenus majoritaires dans des villes comme Detroit (où ils sont 70%), Baltimore, Washington, La Nouvelle-Orléans ou Atlanta. Ces majorités nouvelles ont d'ailleurs permis l'élection d'environ 200 maires noirs dans tous les États-Unis (en 1986), notamment à Chicago, Los Angeles, Detroit, Philadelphie ou Washington.

Ces nouveaux maires ont cependant à faire face à de rudes tâches, car ils héritent de villes désertées de leurs habitants les plus riches, les Blancs qui paient le plus d'impôts, et, d'un autre côté, ils doivent répondre aux demandes (notamment d'aides sociales) d'une population pauvre qui représente l'essentiel de leur électorat.

Paradoxalement, le rôle de ces nouveaux maires a été surtout de rétablir l'ordre. Après avoir souvent remplacé le chef (blanc) de la police et avoir engagé des policiers noirs, ils ont pris des mesures de répression qu'un maire blanc n'aurait pas osé prendre par crainte de l'émeute : c'est ainsi que le maire noir de Detroit a imposé un couvre-feu au cours de l'été 83, et obligé tous les jeunes de moins de dix-huit ans à rentrer chez eux à 22 heures.

Les centres urbains et plus particulièrement les ghettos n'ont donc pas cessé de se dégrader avec l'élection de maires noirs : l'exode des Blancs ne fait qu'augmenter le nombre de logements abandonnés et délabrés. Nombre de propriétaires n'hésitent d'ailleurs pas à payer des hommes de main pour mettre le feu à des immeubles dont les Blancs ne veulent plus, afin de toucher

la prime d'assurance: en 10 ans, le nombre d'incendies a augmenté de 400% dans l'ensemble du pays.

L'état de **délabrement** de la plupart des ghettos frappe tous les observateurs: de nombreux logements sont surpeuplés, en mauvais état, malsains et mal équipés, notamment du point de vue sanitaire. Certains blocs ravagés par l'incendie sont laissés tels quels à l'abandon; ailleurs, des «squatters» occupent illégalement des immeubles vétustes dont plus personne ne veut.

Il faut cependant se rendre compte que les ghettos regroupent une population relativement disparate, des gens aisés et d'autres très pauvres: pour beaucoup de Noirs, même fortunés, il est difficile de trouver un logement en dehors des ghettos. Majoritairement cependant, les Noirs des ghettos appartiennent aux couches les moins favorisées: parmi les jeunes, 60 à 70% sont au chômage.

Cette dégradation matérielle s'accompagne d'une **détérioration** générale des conditions de vie. La délinquance est particulièrement élevée dans les ghettos. Pour nombre d'individus, elle constitue la seule ou la plus importante source de revenus. La violence y est également quotidienne et se traduit par un nombre élevé d'homicides. Pour les jeunes Noirs, il s'agit là d'une des premières causes de mortalité: contrairement aux idées reçues, ce sont des Noirs, et non des Blancs, qui sont les principales victimes de la violence sévissant dans les ghettos. L'usage des stupéfiants — héroïne, cocaïne, «crack» — y est également beaucoup plus important que dans le reste de la société américaine.

Enfin, il règne dans les ghettos une évidente démoralisation d'une grande partie des habitants qui n'espèrent plus aucune amélioration de leur sort et qui n'ont plus le courage d'entreprendre le moindre effort pour parvenir à une telle amélioration. Les ghettos noirs aux Etats Unis sont beaucoup moins misérables que nombre de bidonvilles du tiers-monde, mais la «résignation», le «laisser-aller», le manque de «fierté de soi-même» (de quelque nom qu'on désigne cet état d'esprit) y sont, d'après nombre d'observateurs, beaucoup plus visibles qu'ailleurs.

Il faut encore signaler que, dans les ghettos noirs, se sont développés des modes de vie propres, une culture propre, un langage spécifique: la musique noire, du jazz au rap, en est une manifestation spectaculaire. Cette culture, notamment musicale, a souvent servi de ciment à la communauté des ghettos et a permis aux Noirs d'exprimer leur particularité face au monde des Blancs qu'ils refusaient d'imiter. On connaît notamment l'importance de la musique rap qui est née dans les ghettos même si, en quelques décennies, elle a acquis une audience universelle.



## Le chômage des jeunes Noirs analyse des causes

L'auteur de l'article dont nous tirons les extraits suivants explique que le taux de chômage extraordinairement élevé des jeunes Noirs, près de 50% (c'est-à-dire quatre fois plus que le même groupe d'âge vingt ans auparavant = 12% en 1961) est la conséquence de plusieurs facteurs convergents.

La première de ces causes est le **déplacement** du monde des affaires (c'est-à-dire des firmes, usines, industries) vers des zones où la jeunesse noire ne peut être employée : ainsi beaucoup de firmes se sont installées en **banlieue** (où les terrains sont moins chers) alors que les Noirs résident souvent au cœur des villes. Beaucoup d'usines ont également quitté le nord-est des États-Unis, où la population noire est fortement concentrée, pour s'installer dans des régions en expansion comme le Texas ou la Floride.

« Si l'on considère les usines de production les plus importantes (celles comptant plus de cent employés), le Nord-Est a été touché de façon disproportionnée par les fermetures d'usines. Cette région, qui rassemble moins du quart de la population américaine, fut touchée par environ 40% des fermetures. »

Une autre cause de ce chômage élevé est la **transformation** de l'activité économique, comme l'implantation de grandes surfaces qui ont entraîné le déclin, au centre des villes, des petits commerces qui offraient de nombreux emplois aux jeunes Noirs.

« Dans les banlieues américaines, au cours de la brève période allant de 1953 à 1978, on a construit plus de 15.000 centres commerciaux dont la production était supérieure, vers la fin des années 1970, à plus de la moitié des ventes nationales de détail. En conséquence, les marchés et les activités économiques des centres urbains ont décliné, alors qu'ils pouvaient entraîner des perspectives d'emploi pour leurs habitants. Entre 1947 et 1977, Chicago a perdu plus de 400.000 emplois dans les domaines de la production, du commerce de détail et du commerce de gros. A la même période, la ville de New-York a perdu 500.000 emplois dans des secteurs d'activités identiques, dont la plupart occupés par des ouvriers. Ce sont précisément ces emplois qui auraient pu fournir du travail à une partie de la jeunesse noire. New-York et Chicago enregistrèrent, à l'inverse, un accroissement considérable des

emplois du secteur tertiaire qui, selon la définition de Colin Clark, regroupe les services juridiques et financiers, la comptabilité, la publicité et l'informatique. »

Ces emplois dans le domaine juridique, financier, comptable, publicitaire ou informatique, ne concernent évidemment pas les jeunes Noirs sans qualification.

Par ailleurs, l'on constate à la même époque d'importants flux migratoires qui ont provoqué dans les grandes villes une importante augmentation de la population noire et donc de la demande d'emploi.

« A la même époque, la transformation des villes principales quant à leur composition ethnique et raciale s'est révélée parfois dramatique. Pendant la décennie 1970-1980, la population blanche (non hispanique) de New-York a diminué d'environ 1.400.000 personnes. Si nous faisons le total des pertes en population blanche des quatre plus grandes villes du Nord, le chiffre global atteint 2.800.000. Ce déclin fut partiellement compensé par des minorités, à raison d'environ 1.000.000 de personnes, réparties presque équitablement entre Noirs et Hispaniques (environ 38% par race) auxquels vinrent s'ajouter des Asiatiques, en nombre légèrement inférieur (25%). »

La tendance générale des Blancs à migrer vers les banlieues a souvent été observée et recensée, mais, proportionnellement, la migration noire a été bien plus considérable ces vingt-cinq dernières années. De 1960 à 1977, si la population blanche des centres urbains a baissé de près de 4 millions, le nombre de Blancs habitant les banlieues a augmenté de près de 22 millions. A l'inverse, pour la même période, le nombre de Noirs vivant dans les zones urbaines s'est accru de 6 millions, mais a augmenté de moins d'un demi-million dans les banlieues. »

Enfin, les emplois qui s'offrent aux jeunes Noirs sont **de moins en moins valorisants**. Les emplois **industriels** (qui employaient auparavant une grande partie de la jeunesse noire) déclinent rapidement; les **services de pointe** (informatique, publicité, finance, etc.) sont pratiquement fermés aux jeunes Noirs; dès lors, ne leur restent accessibles que des métiers très **peu qualifiés** comme garçon de café ou... livreur de pizza.

« Tandis que l'évolution des activités dans les grandes villes se fait en direction du secteur des services de pointe, les jeunes Noirs voient leurs possibilités d'emploi se dégrader toujours davantage. Par exemple, New-York a fait l'expérience d'une augmentation globale de 167.000 emplois entre 1977 et 1981; dans le même laps de temps, le chômage des minorités a augmenté. Le facteur principal de cette situation vient de l'expansion de l'emploi dans cette ville, qui s'était surtout concentré dans le secteur des métiers de bureaux, en l'occurrence la coordination et l'administration financière et commerciale. A la même période, la production perdait 55.000 emplois, ainsi que la vente de gros et de détail, qui déclinèrent durant ces quatre années. [...] »

En gros, les services peuvent se regrouper en deux catégories: celle des professions gratifiantes du point de vue du statut et de la rémunération, généralement élevés, et les métiers du technique, de la coordination, de la direction et des techniques assimilées. [...] Entre 1970 et 1980, en ce qui concerne la ville de New York, le taux d'emplois augmenta de 9,45% dans le secteur de la communication et des médias, de 8,9% dans celui de la recherche et des institutions éducatives, de 7,7% dans le domaine de la finance, des assurances et de l'immobilier, et de 24,7%, chiffre considérable, dans une pléthore de services commerciaux.

Comme l'indique l'analyse précédente, l'expansion de ces métiers, hautement qualifiés ou exigeant des références, s'accompagne parallèlement d'une augmentation du nombre de métiers de faible qualification, aux salaires médiocres, utilisant des équipes de nuit et n'offrant aucune perspective d'avenir. Parmi ces métiers caractérisés par leur absence de débouchés, on peut citer les femmes de ménage, les garçons de bureaux, les commis de magasins et les employés de maison. »

D'après Troy DUSTER, « Priorité de l'emploi et sous-prolétariat », *Les Temps Modernes*, déc. 1986, n° 485, p. 214-226.

---

## Echo d'Amérique

### Crime raciste à New York

**Un jeune Noir a été tué mercredi soir dans un quartier de Brooklyn, majoritairement italien. Un meurtre qui relance la polémique sur la violence raciale, en pleine campagne électorale.**

#### New York, envoyé spécial

L'histoire en appelle une autre que les New-Yorkais préféreraient oublier. En 1986, à Howard Beach, dans le Queens, un jeune Noir se tuait sur le coup en heurtant un véhicule sur l'autoroute alors qu'il était poursuivi par une dizaine d'adolescents blancs armés de battes de baseball. Mercredi soir, à Bensonhurst, quartier de Brooklyn majoritairement italien, ils étaient une quinzaine à attendre Yusef Hawkins et ses trois copains. Des battes de baseball toujours, mais également des revolvers. Hawkins, 16 ans, a été retrouvé sur la chaussée, deux balles dans la poitrine. Ses amis ont pu s'enfuir, l'un d'eux étant légèrement blessé.

L'information n'a été révélée que jeudi après midi par la police, mais, dans la soirée, les télévisions nationales parlaient déjà du « plus grave incident racial à New York depuis trois ans ». Ironie du sort, Yusef Hawkins est la victime d'une controverse dans laquelle il n'avait rien à voir. Les Blancs attendaient un Noir, supposé être le nouveau *boy friend* d'une dénommée Gina Feliciano qui venait de laisser tomber l'un des membres de la bande. Hawkins, lui, était venu pour se renseigner sur une voiture à vendre, mais il a eu le malheur de passer tout près de la maison de la jeune fille, à une heure où ses « amis » étaient en embuscade. Pour l'instant, la police a placé quatre suspects en garde à vue, tous âgés de moins de vingt ans.

Le fait divers est d'autant plus sensible qu'il intervient alors que New York est en pleine campagne électorale. Edward Koch, l'actuel maire qui se représente pour un quatrième mandat, a ainsi tenu à se rendre à Bensonhurst pour dénoncer cette « énorme tragédie ». « Cela montre que le racisme existe toujours aux États-Unis » a-t-il encore déclaré. Mais Koch n'a pu échapper aux critiques de ses adversaires. David Dinkins, son principal

concurrent, Noirs, dans la course démocrate, a estimé que « le climat [de tension] de la ville émanait de la mairie ». Enfin, Rudolph Giuliani, ancien procureur général de l'Etat et candidat républicain, a souligné « qu'il y avait encore beaucoup à faire pour rassembler les gens à New York ».

Koch a en tout cas demandé au gouverneur Mario Cuomo de nommer un « procureur spécial » pour s'occuper du dossier.

Le département de New York pour la Protection des droits de l'homme a ouvert une enquête, et de nombreuses associations de citoyens ont réclamé à la police de nouveaux rapports sur la violence raciale. Al Sharpton, le militant des droits civiques qui avait fait l'actualité l'année dernière avec l'affaire Tawana Brawley<sup>1</sup>, a, lui, promis de suivre ce nouveau cas.

Jusque-là, Bensonhurst était plutôt connu comme un quartier blanc « sans histoires », aux agréables maisons de briques rouges. Mais jeudi soir, la tension semblait être montée d'un cran. Interrogée à la télévision après le meurtre, une résidente n'a pas hésité à déclarer : « Les Noirs ne sont pas à leur place ici. On est chez nous. »

**Fabrice Rousselot**

<sup>1</sup> Cette jeune Noire de 17 ans affirmait avoir été violée par plusieurs Blancs dans le nord de l'Etat de New York. Mais l'affaire fut classée faute de preuves.

*Libération*, samedi 26 et dimanche 27 août 1989.



## CHAPITRE III

# DETROIT, RETOUR SUR LE FILM

---

On trouvera dans les pages qui suivent une interview de François Durpaire, historien, maître de conférences à l'université Cergy-Pontoise, spécialiste des questions d'éducation, de citoyenneté et de diversité culturelle aux États-Unis et en France. Cette interview publiée sur le site d'Allociné<sup>1</sup> pourra être complétée par une tribune publiée par trois universitaires américaines dans le *Huffingtonpost*<sup>2</sup>, Jeanne Theoharis, Say Burginet Mary Phillips, très critiques vis-à-vis du film (il est présenté ici en version originale anglaise avec une traduction faite par nos soins).

Ces textes pourront être soumis aux spectateurs et spectatrices du film après la projection. On pourra leur demander de souligner au marqueur fluorescent :

- dans une première couleur, les idées qui leur paraissent **essentiels**,
- dans une autre, les mots ou les expressions qui traduisent une évaluation **subjective** (jugement de valeur, sentiment personnel...),
- dans une troisième, les affirmations qu'ils ou qu'elles estiment **contestables**.

Il se peut bien sûr qu'il y ait certaines zones de recouvrement dans cet exercice de soulignement.

Dans un deuxième temps consacré à la discussion, les spectateurs reviendront sur les principaux arguments développés dans ces textes contrastés. Il ne s'agira pas de donner raison aux uns contre les autres mais de prendre la mesure de ces différents arguments — qui tous ont sans doute une certaine pertinence — puis de se forger une opinion personnelle à propos du film, de sa portée, de son impact éventuel, de la place qu'il occupe dans les débats politiques actuels aux États-Unis.

Pour compléter ces réflexions, l'on proposera une analyse du film et plus précisément de sa dramaturgie. *Detroit* de Kathryn Bigelow n'est pas en effet une reconstitution de l'ensemble des événements qui ont secoué cette ville à l'été 1967, mais seulement la mise en scène d'événements limités, bien que dramatiques : le travail de scénarisation de ces événements joue donc un rôle essentiel dans la perception que les spectateurs peuvent avoir du film.

---

1. [http://www.allocine.fr/article/fichearticle\\_gen\\_article=18667855.html](http://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_article=18667855.html)

2. [https://www.huffingtonpost.com/entry/detroit-is-the-most-irresponsible-and-dangerous-movie-this-year\\_us\\_5988570be4b0f2c7d93f5744](https://www.huffingtonpost.com/entry/detroit-is-the-most-irresponsible-and-dangerous-movie-this-year_us_5988570be4b0f2c7d93f5744)

---

## **Detroit: « le spectateur blanc US n'est pas prêt à voir ce type d'oeuvre » selon François Durpaire**

par Olivier Pallaruelo

Propos recueillis le 9 octobre 2017 — 13 octobre 2017

**Entretien avec l'historien François Durpaire, spécialiste des États-Unis et des minorités, qui revient longuement avec nous sur le film *Detroit* et son évidente résonance avec le contexte social actuel très tendu aux États-Unis.**

*Été 1967. Les États-Unis connaissent une vague d'émeutes sans précédent. La guerre du Vietnam, vécue comme une intervention néocoloniale, et la ségrégation raciale nourrissent la contestation. À Detroit, alors que le climat est insurrectionnel depuis deux jours, des coups de feu sont entendus en pleine nuit à proximité d'une base de la Garde nationale. Les forces de l'ordre encerclent l'Algiers Motel d'où semblent provenir les détonations. Bafouant toute procédure, les policiers soumettent une poignée de clients de l'hôtel à un interrogatoire sadique pour extorquer leurs aveux. Le bilan sera très lourd : trois hommes, non armés, seront abattus à bout portant, et plusieurs autres blessés. Au terme de cinq jours d'émeutes qui embrasèrent la ville de Détroit, le bilan fut terrible : 43 morts et 467 blessés.*

*Une histoire éminemment douloureuse et captée avec la vigueur d'un uppercut par Kathryn Bigelow dans son nouveau et brillant film, en salle ce mercredi. Une histoire aussi dont l'Amérique n'a pas fini de solder les comptes ; loin s'en faut. Le parallèle entre le débat actuel sur le racisme institutionnel et les événements évoqués dans le film est, selon ses auteurs, parfaitement assumé.*

*Nous avons profité de la sortie de *Detroit* pour nous entretenir avec l'historien François Durpaire, spécialiste des États-Unis et des minorités. Agrégé d'histoire en 1996, auteur d'une thèse de doctorat soutenue en 2004 sur le rôle des États-Unis dans la décolonisation de l'Afrique noire francophone (1945-1962), il enseigne depuis 2007 à l'Université de Cergy-Pontoise où il est maître de conférences en sciences de l'éducation. Membre du Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage, il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels Histoire des États-Unis, dans la collection *Que sais-je ?*; Les États-Unis pour les nuls (*First édition*); L'Amérique de Barack Obama (*édition Démopolis*), ou encore *L'unité réinventée : les présidents américains face à la nation* (*édition Ellipses*). Consultant pour les chaînes BFM TV, France 24 et TV5 Monde, il est en outre le réalisateur d'un documentaire, *Barack Obama : un rêve métissé*, produit par BBC Worldwide. Vous pouvez suivre son actualité sur son compte Instagram.*

**AlloCiné: Qu'avez-vous pensé du film, en tant que spectateur bien sûr mais aussi du point de vue de l'historien que vous êtes ?**

**François Durpaire :** Globalement, c'est un très bon film, même si je trouve que les vingt dernières minutes sont en trop, à la fois sur le plan cinématographique mais aussi historique. Ces vingt dernières minutes concernent précisément le procès qui n'a pas eu lieu en ces termes là. Ce qui est très intéressant par exemple, dans la première partie, qui mêle les images d'archives aux images de fiction, c'est ce mélange de fiction et réalité, que l'on voit souvent dans les oeuvres américaines. La frontière est assez floue, ce qui contribue beaucoup à immerger le spectateur dans cette réalité des États-Unis de 1967. C'est très efficace, de même que ce passage de la grande Histoire à celle plus intimiste, qui est la clé de la réussite de cette oeuvre.

**Kathryn Bigelow a fait le choix d'ouvrir le film sur une oeuvre fameuse du peintre noir Jacob Lawrence, intitulée « Migration Series ». Un choix original, mais peut-être un peu lacunaire pour les spectateurs pas forcément au fait du contexte socio-historique que les États-Unis et la communauté afro-américaine traversent à ce moment là, qui permet de mieux comprendre comment on arrive à la situation décrite dans le film. Pouvez-vous nous éclairer là-dessus ?**

Je trouve cette démarche de commencer avec ces peintures très intéressante. Pour un public blanc américain qui va voir le film et qui connaît bien le patrimoine culturel musical afro-américain qui est très largement partagé, il est nettement moins au fait du patrimoine culturel pictural afro-américain.

Pour le contexte, on est à la fin des années 1960. Le Mouvement des Droits Civiques a déjà produit un certain nombre d'avancées juridiques majeures. En 1947, il y a le décret Truman, qui impose une déségrégation au sein de l'armée. En 1954, c'est la déségrégation scolaire par un Arrêt de la Cour Suprême célèbre, *Brown v. Board of Education*. L'année suivante, c'est la fameuse affaire *Rosa Parks*, une femme afro-américaine qui devint une figure emblématique de la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis. En novembre 1956, la Cour suprême des États-Unis casse les lois ségrégationnistes dans les bus, les déclarant anticonstitutionnelles. En 1964-1965, c'est la législation sur l'égalité et la loi sur le vote, en 1965, qui était d'ailleurs à l'origine d'un film sorti en 2015, *Selma*.

Dans le film de Kathryn Bigelow, on se retrouve donc à Détroit, qui n'est pas une ville du Sud, mais qui connaît la ségrégation, urbaine notamment. Ce n'est pas une ségrégation légalisée, juridique. On trouve dans des ghettos une population noire immigrée du Sud fuyant la ségrégation pour aller s'installer dans une ville qui est certes celle du fameux label musical de la Motown, mais aussi Motor - Town, la ville de l'automobile, où les noirs sont des ouvriers. Comme l'a dit Martin Luther King sur cette affaire du Algiers Motel et des émeutes de Détroit, on a non pas un phénomène mais une conjugaison de phénomènes. Le racisme, l'urbanisme, et la crise économique, déjà, dans l'industrie automobile.

Ces facteurs donnent une cocotte minute explosive, à laquelle se rajoute la question de la police. On estime qu'elle était blanche à 95%; en tout cas qu'un policier sur deux ressemble à ceux du film. Leurs profils sont partagés; certains ouverts d'esprits, tandis que d'autres n'ont rien à envier aux racistes blancs du Sud. On est loin de l'image simpliste qui consisterait à opposer un Sud forcément raciste tandis que le Nord serait plus ouvert.

**Puisque l'on parle de la Police, l'acteur Will Poulter, qui incarne le policier raciste Krauss, disait que son personnage était l'instigateur d'une méthode employée par la Police de l'époque, qui consistait à provoquer les Noirs américains pour susciter des réactions agressives ou violentes de leur part pour justifier leur arrestation. Est-ce que cela vous paraît effectivement représentatif du comportement et des méthodes employées par la Police ?**

En fait, on a basculé dans une période où les actes de la Police sont soumis à des règles. On n'est pas à l'ère de l'impunité totale. C'est bien retracé d'ailleurs dans le film, on voit qu'il y a une hiérarchie, un acte raciste peut être sanctionné. On n'est pas dans le schéma d'une Police du Sud, où les policiers sont membres du Ku Klux klan. Dans le film, ces policiers racistes doivent être plus subtils pour échapper aux visées de leur hiérarchie. Il y a effectivement cette méthode de provocation bien montrée dans le film, qui est connue par les militants et activistes noirs-américains, et qui sont de fait préparés pour ne pas céder justement à ces provocations.

Martin Luther King avait quant à lui adopté un autre mode de « provocation » : provoquer la violence de la Police devant les caméras américaines. Ça été notamment le cas en Alabama dans les manifestations de Birmingham en 1963, où le monde entier a vu ces images d'enfants interpellés par la Police qui lâchait les chiens sur les manifestants. Cela fait parti de la stratégie de provocation menée par le Mouvement des Droits Civiques, qui a aussi pour but de susciter l'adhésion à ce mouvement des blancs modérés sensibles à la cause défendue par Martin Luther King.

**Les événements décrits dans le film et leurs répercussion sont-ils encore ancrés dans la mémoire collective américaine, en particulier au sein de la communauté afro-américaine ? Ou bien, comme l'affirme d'ailleurs Kathryn Bigelow, ces événements ont-ils été « rélégués dans les oubliettes de l'Histoire » ?**

La réalisatrice a raison de dire que les événements, dans leurs détails historiques, sont très largement oubliés. En les exhumant à travers ce film, elle fait oeuvre d'Histoire. Ces événements ne sont d'ailleurs pas présents dans les manuels scolaires américains. Pour les américains, Détroit fait parti d'un cycle de révoltes urbaines. Concernant les événements du Algiers Motel, ils sont malheureusement peu connus des américains. Et malheureusement aussi, il y a eu des centaines et des centaines d'incidents de ce type dans les années 1960 aux États-Unis. Donc si cet événement précis est peu connu, en revanche le contexte est encore très prégnant. Les Noirs américains vivent avec cette histoire de manière quotidienne. On peut même dire que « l'Histoire, c'est le passé », mais qu'en voyant le film, on a le sentiment que « l'Histoire, c'était le présent ». C'est la force du film, montrer que l'Histoire, c'était le présent. Et c'est le présent pour beaucoup de noirs américains, qui vivent dans une sorte de continuité. L'auteur William Faulkner disait d'ailleurs : « *le passé ne meurt jamais. Il n'est même pas passé* ».

Vous savez, j'ai fait en 2015 un documentaire avec Hicham Ayouch sur la Nouvelle Orléans, *Katrina : dix ans après*. Quand les militants afro-américains nous parlaient de cette histoire-là, de leurs situations au présent, ils remontaient jusqu'aux temps des plantations ! Ils ne revenaient même pas à l'époque de la ségrégation, ils remontaient même jusqu'au temps de l'esclavage. Pour eux, il y a une continuité historique, 300 ans d'esclavage et de ségrégation raciste, et cette période récente qui n'a pas réussi à tourner la page.

**Pourquoi les États-Unis sont-ils justement hantés par cette question de l'esclavage et ont tant de mal à tourner la page ?**

La différence avec la France, assez énorme, c'est que toute cette histoire s'est produite sur le sol américain, alors que dans le cas de la France, cela s'est certes passé sur le sol français, mais aux Antilles. Donc à des milliers de kilomètres de la métropole. C'est donc quelque chose qui est enraciné, profondément ancré dans leur territoire. Ce n'est pas qu'une question de proximité dans le temps, c'est une question de géographie proche. En France, une plantation avec les esclaves, ça existait, mais c'était aux Antilles. Aux États-Unis, elle était ici, à côté de l'école, du commissariat de police, etc. Les Etats du Sud ont remplacé l'esclavage par la ségrégation raciste. Il y a encore 50 ans, on ne pouvait pas se marier entre noirs et blancs dans certains Etats du Sud. Pour un historien, un tel lap de temps est très court, là où on est habitué à jongler avec des périodes chronologiques beaucoup plus

larges et anciennes. C'est donc une Histoire très récente, et très marquée par sa géographie, encore très présente. Il y a aussi une forme d'occultation qui fait que l'on a plus de mal à tourner la page.

Pour les Noirs américains, il y a une division très forte aujourd'hui, qui est une division du rapport à cela. Dans cette communauté, huit personnes sur dix disent que le racisme est un problème très fort, tandis que chez les blancs, moins d'un sur deux a ce sentiment. Pourquoi ? Parce que chez les Noirs américains, neuf personnes sur dix disent qu'elles ont déjà vécu une expérience de discrimination. Un blanc américain sur dix seulement déclare avoir eu des problèmes avec la Police, quel que soit le milieu social. Donc on a un rapport au problème du racisme qui n'est pas le même.

Comme au temps de Martin Luther King, on a les trois groupes. Les blancs qu'on a vu cet été, néo-nazis et autres membres du Ku Klux Klan, qui croient en la suprématie blanche. Ils constituent une toute petite minorité, certes bruyante. Il y a des personnes blanches qui soutiennent aussi le mouvement Black Live Matter et donc soutiennent la cause noire. Et puis il y a cette grande majorité, qui déclare ne pas être raciste. Ce qui est intéressant aussi et révélateur, c'est que 64% des blancs américains, dans l'affaire opposant Donald Trump aux joueurs de la NFL qui ont mis un genou à terre au moment de l'hymne national en signe de protestation, estiment qu'il faut que ces joueurs respectent le drapeau. C'est là qu'ils ne comprennent pas ce combat. Il n'y a certes pas eu 64% d'américains qui ont voté pour Trump, mais il y a 64% d'américains qui sont d'accord avec Trump sur ce point.

**Pour rebondir sur votre propos, le Pew Research Center, basé à Washington, avait publié une étude en juin 2016, qui précisait que seuls 46% des blancs américains qualifiaient les relations inter-communautaires de « bonnes ». Au sein de la communauté afro-américaine, ils étaient à peine 34%. Peut-on parler, de plus en plus, des Etats désunis d'Amérique ?**

Parler des Etats désunis d'Amérique, c'est une expression commode, que l'on utilise souvent. En tout cas, les États-Unis ont jadis été plus désunis qu'ils ne le sont aujourd'hui, puisqu'il faut rappeler qu'il y a eu une guerre civile qui a failli, concrètement, diviser sur le plan territorial et politique le pays. Cette guerre de Sécession avait pour toile de fond d'ailleurs la même question, la même problématique qu'aujourd'hui. C'est-à-dire la problématique raciale, avec l'abolition ou non de l'esclavage. Ce n'était évidemment pas l'unique raison de cette guerre, mais l'une d'entre elles.

Après les événements de Détroit, on a commandé un rapport, dit « Kerner », du nom de la commission créée en juillet 1967 à l'instigation du président des États-Unis

Lyndon B. Johnson, dans le but d'enquêter sur les origines des émeutes raciales de 1967 à Detroit. Ce rapport, que l'on connaît sans que tout le monde l'ai lu dans le détail, a une formule célèbre: « *Notre nation se dirige vers une société à deux faces, l'une blanche, l'autre noire – séparées et inégales* ».

Pourrait-on reprendre exactement les conclusions de ce rapport aujourd'hui ? Depuis les événements de Détroit, la bourgeoisie noire a progressé, de même que la classe moyenne noire. Mais il y a toujours des indicateurs qui révèlent un écart social important. Par exemple, pour illustrer le verre à moitié plein ou vide, prenons l'éducation. Les choses se sont-elles améliorées ? Oui, si l'on considère la fin du niveau secondaire, soit l'équivalent du bac, les noirs américains obtiennent les mêmes résultats que les blancs américains, soit 80%. En revanche, dans les études supérieures, on retrouve des lignes de fractures très importantes entre blancs et noirs. Il y a beaucoup plus de noirs dans les Community College, et plus de blancs dans les Universités. Il y a d'ailleurs une fameuse expression du révérend Jesse Jackson : « nous avons conquis la liberté, il faut désormais conquérir l'égalité ».

Au fond, le rapport entre noirs et blancs aux États-Unis est peut-être ce qui change le moins vite. Avec l'élection d'Obama, on a pu parler d'une « ère post-raciale ». Il serait fou de considérer que cette ère n'existe pas du tout, et considérer que les événements survenus à Ferguson [NDR : *Les manifestations de Ferguson sont un ensemble de manifestations pacifiques, mais aussi, d'émeutes et de pillages qui ont eu lieu dans la ville de Ferguson, dans l'État du Missouri, aux États-Unis, à la suite de l'affaire Michael Brown. Dans cette affaire qui s'est déroulée à Ferguson, le 9 août 2014, un policier blanc, Darren Wilson, a tiré plusieurs fois sur un jeune homme noir de 18 ans, Michael Brown, qui selon le témoignage de deux ouvriers travaillant sur place, s'enfuyait les bras levés*] et le mouvement Black Live matter ont complètement mis à terre l'élection d'un président noir, comme si rien ne s'était vraiment passé. Et aujourd'hui, avec les attentats des suprémacistes blancs, — je ne parle pas uniquement de ce que l'on a vu à Charlottesville, je pense aussi à ce qui s'est passé à Charleston et dans un temple Sikh il y a quelques temps- il faut rappeler que la majorité des enquêtes du FBI portent sur l'extrême-droite américaine, avant même le terrorisme islamiste.

Pourquoi je dis cela ? Parce que dans cette Amérique multiculturelle, n'y a pas que les noirs et blancs. Il y a la poussée des hispaniques. Cette Amérique Brown, qui est peut être une majorité silencieuse aujourd'hui, mais elle constitue sans doute LA grande affaire de l'Amérique contemporaine : la latinisation du pays. Dans sa campagne pour l'élection à la présidence, ce ne sont pas les sorties sur les noirs de Donald Trump qui ont fait scandale, ce sont ses sorties sur les mexicains, sur le fameux mur qu'il veut construire. La vraie et grande angoisse de

ces racistes blancs américains, c'est l'équivalent de la théorie du grand remplacement. C'est la latinisation de l'Amérique. En 2044, la démographie nous dit que les blancs non hispaniques seront minoritaires.

Quand on regarde les américains d'origines latines, le métissage avec les blancs est très important, comme il l'est d'ailleurs entre la communauté asiatique et les blancs. Donc on a une Amérique qui se métisse, tandis que les taux de mixités entre les noirs et les blancs figurent parmi les moins forts. Par ailleurs, il ne faut pas omettre qu'il y a d'autres communautés aujourd'hui, et qui sont très fortes, notamment les Latinos. On a donc là quelque chose qui n'est certes pas l'objet du film, mais qui contredit les discours visant à affirmer que rien n'a changé dans cette Amérique, et que l'Amérique de 2017 est la même que celle de 1967.

***Detroit* est sorti début août aux États-Unis, et a été un gros échec en salle. L'une des raisons de cet échec tient au backlash du procès en légitimité qui a été fait à Kathryn Bigelow pour réaliser ce film. Procès qui a notamment été intenté par une frange radicalisée de l'intelligentsia de la communauté noire américaine, partagée entre un besoin d'éthique de représentation et sans doute aussi la tentation d'une chasse gardée identitaire. Quel est votre sentiment là-dessus ?**

Du côté français, on ne lit pas très bien cette polémique américaine. On la lit comme une sorte de communautarisme noir qui interdirait à Kathryn Bigelow de traiter la question noire américaine, ce qui n'est pas le cas. Ce qui a été dit — même s'il peut y avoir effectivement des excès —, c'est que la réalisatrice a les moyens de pouvoir faire ce film, alors que des réalisateurs noirs américains voudraient le faire, mais n'ont pas les moyens, ou n'ont pas accès aux mêmes réseaux pour le faire. On ne s'attaque donc pas à Kathryn Bigelow, la réalisatrice blanche, on s'attaque en fait à un système qui interdit à des réalisateurs noirs d'avoir fait ce film avant Bigelow.

Ce qui n'est pas du tout la même chose. Ils se sentent dépouillés de la maîtrise de l'écriture de leur propre histoire. Écrire un livre, ça ne coûte rien. Faire un film, c'est tout un système économique qu'il faut maîtriser. Et il est évident qu'une personne comme la réalisatrice a du poids et l'oreille des producteurs derrière un film comme *Detroit*, plutôt qu'un Spike Lee ou un jeune réalisateur afro-américain.

Si le film n'a pas été un succès aux États-Unis, c'est aussi parce qu'il est victime je pense de sa propre réussite artistique. Ce qu'a cherché à faire Bigelow, c'est ce qu'avait fait dès 1961 l'auteur John Howard Griffin dans son livre *Black Like me*, sorti sous le titre *Dans la peau d'un noir*, qui sera d'ailleurs adapté au cinéma en 1964. C'est l'histoire — authentique — d'un journaliste blanc qui se grime en noir, et qui fait cette expérience sociologique. Il propose aux blancs américains, plutôt que d'avoir des préjugés, de se mettre dans la peau d'un noir américain et de vivre, en tout cas constater la ségrégation dont les afro-américains sont victimes.

Dans le film de Kathryn Bigelow, le spectateur blanc américain a les mains sur le mur, le flingue du raciste sur la tempe, il EST ce noir américain. C'est une expérience très violente, comme un film d'horreur. Cette projection est sans doute trop violente pour lui. Aux États-Unis, ils sont vraiment dans l'empathie. Ce mot est d'ailleurs employé par la réalisatrice pour défendre son film. Ça, c'est très réussi. Tellement d'ailleurs que je pense que ça fait partie du succès Critique global du film, et en même temps du flop du film au BO américain. Quoiqu'il en soit, Bigelow a fait de son film un outil pédagogique majeur; il a d'ailleurs été vu par les membres du Congrès. Il est de nature à faire évoluer les choses, même si, on le sait, l'opinion publique américaine, sur le plan artistique, est plus sensible ou en tout cas réceptive à des oeuvres comme *Mississippi Burning*, même si la référence date un peu. Au fond, je pense que le spectateur blanc américain n'est pas encore prêt à voir ce type d'oeuvre. ■



## 'Detroit' Is The Most Irresponsible And Dangerous Movie Of The Year

The film is egregious, both in what it includes and what it omits.

**Jeanne Theoharis**, Contributor, Distinguished Professor of Political Science at Brooklyn College of CUNY

**Say Burgin**, Contributor, Assistant Professor of History, Dickinson College

**Mary Phillips**, Contributor, Assistant Professor, Lehman College, CUNY

08/07/2017 02:32 pm ET | Updated Sep 08, 2017

The church was packed. "Watch accurate justice administered by citizens of the community," a flier announced. "Review and watch the evidence for yourself."

Nearly two thousand black people and a smattering of whites crammed into Reverend Albert Cleage's Central United Church of Christ on the evening of August 30, 1967. They were there to hold a people's trial of the officers who had killed three young men at the Algiers Motel, — after the officers weren't indicted and the media refused to press the issue. Young radicals, led by Dan Aldridge and Lonnie Peek, organized this "People's Tribunal" on the suggestion of the Student Nonviolent Coordinating Committee Chair H. Rap Brown as a way "to bring out all the facts and the truth about what actually happened."

The trial was held under an eighteen-foot image of the Black Madonna, installed by Cleage and painted by Detroit artist Glanton Dowdell in front of the church earlier that year so "we can conceive of the Son of God being born of a black woman."

Those gathered heard the case against three white Detroit police officers, Ronald August, Robert Paille, and David Sendak, and a black security guard, Melvin Dismukes charged in what witnesses described as the "execution" of three young black men—Carl Cooper (17), Aubrey Pollard (19), and Fred Temple (18)—at the Manor House annex of the Algiers Motel on July 26, 1967, in the early morning of the fourth day of the uprising.

Attorney Milton R. Henry served as prosecutor; Solomon A. Plapkin, a white attorney, and Central Church member Russell L. Brown Jr. acted as defense counsel. Witnesses were kept out of sight until the final minute for fear of police intimidation and retaliation. Kenneth V. Cockrel Sr., a recent Wayne law school graduate and future cofounder of the League of Revolutionary Black Workers, was the judge. (The Detroit Bar Association considered disbaring the lawyers who participated in the trial.)

Witnesses vividly recounted the events. Rosa Parks, African American novelist John O. Killens, and black bookstore owner Edward Vaughn served on the jury. Journalists from France and Sweden covered the event. (Detroit reporters were there but not allowed to publish the

story.) The jury found the officers guilty of murder. The reaction, according to Aldridge, following the convictions was "joy. ... Because they heard the truth."

**"In Bigelow and Boal's Detroit, there is no black activism before the uprising."**

Cinematic and powerful, the People's Tribunal is film worthy. Yet it was completely left out of Kathryn Bigelow's new film Detroit, written by Mark Boal, that opened nationally this weekend on the police killings at the Algiers Motel during the 1967 Detroit uprising. While black bodies play a starring role in the film, the stories and histories of black Detroit do not. Though heralded for its 'research', the film distorts and obscures the story of 1960s Detroit, the events at the Algiers Motel, and black life in the city more broadly.

In Bigelow and Boal's Detroit, there is no black activism before the uprising. Yet in actual Detroit, there was a longstanding civil rights movement in the city focusing on housing and school segregation, job exclusion, and police brutality. Four years earlier, on June 23, 1963, nearly 200,000 black people marched through the city of Detroit—to highlight inequality in the city and that black people were no longer willing to tolerate business as usual. Thirteen days later, the police killed Cynthia Scott, shooting her once in the stomach and twice in the back. The officer wasn't indicted. Young activists rose up in a wave of protests and picketing against police brutality.

While Bigelow and Boal's Detroit contains many black people, it lacks a black community. Apart from a scene of the singing group Dramatics waiting to go on stage, we don't see people having fun or with their families or really any aspect of black life in the city. The movie opens in an illegal after-hours bar but provides no context about it. That night people had gathered to celebrate the safe return of two men from Vietnam — but the sense of joy and revelry is left out.

And in an act of resistance, when cops raided the bar at 4:00 am, patrons refused to disperse. This was a political act. Because many Detroit entertainment venues and restaurants during this time barred black people and black business owners had difficulty securing capital and acquiring permits for an official establishment, many working class black people socialized in these venues. Police

regularly raided them — and these raids had been a chief source of frustration before the uprising. July 23rd was the third time this establishment was raided in less than two years. People had reached their breaking point. But the movie doesn't offer any of this. It is not long before we see a couple of black kids stealing a bicycle and then one throws a Molotov cocktail. Bigelow's Detroiters are angry, alienated, unthinking and apolitical. The film cuts straight to mayhem and violence.

Like with this opening action scene, Boal fails to fully develop a coherent plot and background information — particularly regarding key figures Cooper, Pollard, Temple, or security guard Dismukes. We never learn who they are as people, as family men, as lovers and partners, as workers or students or community members. Black lives are denied agency and stripped of their humanity.

In Bigelow and Boal's Detroit, there is no larger structure of law enforcement that enables what went on at the Algiers Motel. The three cops are shown as bad apples not part of a broader system of policing. There is no sense of all the people in the police department and more broadly that allowed and countenanced what happened at the Algiers Motel. Indeed, many of the other cops in the film are shown either reprimanding Vauss (the leading racist cop) or trying to get out of their way. That Judge Frank Schemanske threw out the initial conspiracy charges against the officers is not even pictured.

Michigan Congressman John Conyers later described Detroit's 1967 uprising as a "police riot." But, because Boal and Bigelow are committed to the bad-apple storyline, this is also not shown in the movie. Police made thousands of arrests, most of which were baseless. Indeed, by spring of '68, with half the 3200 looting cases cleared, 60 percent had resulted in dismissal and only two had resulted in convictions on the original charge. While numerous shots in the movie show the police headquarters and jails teeming with black bodies, it doesn't convey that most of these arrests were illegitimate. The only black bookstore in Detroit, Vaughn's Bookstore — which had been the site of many meetings of black activists — was firebombed by police, who ultimately left water running and ruined nearly all the books. That targeted attack on black community space is nowhere to be found in Bigelow and Boal's Detroit.

Because there's no people's tribunal in the film, there's no way to understand why there's a trial, portrayed largely by dueling white lawyers, two years later. The film makes it seem like it happens naturally, instead of illustrating how black people in Detroit refused to let this incident get swept under the rug.

Given the focus on the film's research, there is no way to understand these major omissions except that they are willful — that to Bigelow and Boal, black community and political life matter little. Black death is what is featured. The film is arrogantly titled "Detroit" — Bigelow says for marketing reasons — revealing their comfort in

capitalizing on this view of the city and its black residents. The film normalizes black death; forty minutes of the film is devoted to scenes of the police tormenting these young men at the motel, in scenes which become almost pornographic in their length. And so ultimately what Bigelow and Boal offer viewers is a public lynching of black men. Overwrought with a deep fetishization of violence on black male bodies, it's like watching a war zone in which black men are mangled, beaten, and objectified. Its excessiveness of violence and fascination with black male bodies eerily resembles D.W. Griffith's 1915 film "Birth of a Nation" as racial stereotypes take center stage. Black people in the film are rendered largely as paper dolls — angry rioters, bloodied victims, or sad relatives — with little community, politics, work, joy, or even back story. The real-life implications of a movie like this are dire as black bodies are on full display murdered by police every day, yet the way the film handles this story reduces it to spectacle.

What makes this film not just sloppy but downright dangerous is that this very denial of black life, this blindness to the experiences and perspectives of black people, makes possible the kind of brutal and discriminatory law enforcement and the lack of accountability around it prevalent in the United States today.

If you want to see something that takes seriously the issue of police brutality against black people or the actual history of Detroit, don't see this movie.

*Jeanne Theoharis is Distinguished Professor of Political Science at Brooklyn College of CUNY. Her most recent book The Rebellious Life of Mrs. Rosa Parks won a 2014 NAACP Image Award. Her new book A More Beautiful and Terrible History: The Uses and Misuses of Civil Rights History will be out in January from Beacon Press.*

*Native Detroiter, Mary Phillips is Assistant Professor of Africana Studies at Lehman College, City University of New York. Currently she is working on a book manuscript, A Spirit on a Sword: Ericka Huggins' Life as a Panther, Educator, and Activist, the first scholarly biography on a woman in the Black Panther Party.*

*Say Burgin is Assistant Professor of History at Dickinson College. She is currently working on an essay about Judge George Crockett, Jr. and his fight for equal justice under law in Detroit and around the country.*

## Detroit est le film le plus irresponsable et le plus dangereux de l'année

Le film est choquant, à la fois dans ce qu'il inclut et ce qu'il omet.

**Jeanne Theoharis**, contributeur,

Professeur émérite de science politique au Brooklyn College of CUNY

**Say Burgin**, contributeur,

Professeur adjoint d'histoire au Dickinson College

**Mary Phillips**, contributeur,

Professeur adjoint au Lehman College, CUNY

L'église était pleine. «Regardez la véritable justice administrée par les citoyens de la communauté», a annoncé un dépliant. «Revoir et regarder les preuves par vous-même.»

Près de deux mille Noirs et une poignée de Blancs sont entassés dans l'Église centrale unifiée du Christ du révérend Albert Cleage le 30 août 1967 au soir. Ils étaient là pour participer à un tribunal populaire visant à juger des officiers qui avaient tué trois jeunes hommes à l'Algiers Motel — et cela alors que les agents n'avaient pas été inculpés et que les médias avaient refusé de mettre en lumière le problème. Des jeunes radicaux, dirigés par Dan Aldridge et Lonnie Peek, ont organisé ce «Tribunal du peuple» sur la suggestion du président du Comité de coordination non violente des étudiants, H. Rap Brown, pour «établir tous les faits ainsi que la vérité sur ce qui s'est réellement passé». Le procès a eu lieu sous l'image de dix-huit pieds [5,5 m.] de la Vierge noire, installée par Cleage et peinte par l'artiste de Detroit Glanton Dowdell devant l'église plus tôt dans l'année afin «de faire comprendre que le Fils de Dieu était né d'une femme noire».

Les participants ont entendu les faits concernant trois policiers blancs de Detroit, Ronald August, Robert Paille et David Sendak, et un garde de sécurité noir, Melvin Dismukes, accusés par des témoins de l'«exécution» de trois jeunes hommes noirs — Carl Cooper (17 ans), Aubrey Pollard (19 ans) et Fred Temple (18 ans), dans l'annexe du Manoir de l'Algiers Motel, le 26 juillet 1967, tôt le matin du quatrième jour du soulèvement.

L'avocat Milton R. Henry a occupé la fonction de procureur, Solomon A. Plapkin, un avocat blanc, et Russell L. Brown Jr., membre de l'Église centrale, ont agi à titre d'avocats de la défense. Les témoins ont été gardés à l'abri des regards jusqu'à la dernière minute par crainte d'intimidations et de représailles de la part de la police. Kenneth V. Cockrel Sr., récemment diplômé de Wayne Law School et futur co-fondateur de la Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires, était le juge. (L'Association du barreau de Detroit a envisagé d'exclure les avocats qui ont participé au procès.)

Les témoins ont raconté les événements de manière vivante. Rosa Parks, le romancier afro-américain John O. Killens et le propriétaire de la librairie noire Edward Vaughn ont siégé au jury. Des journalistes de France et de Suède ont couvert l'événement. (Les journalistes de Detroit étaient là mais n'étaient pas autorisés à publier l'histoire.) Le jury a jugé les officiers coupables de meurtre. La réaction, selon Aldridge, suite aux condamnations était «la joie.... Parce qu'ils ont entendu la vérité.»

**« Dans le film *Detroit* de Bigelow et Boal, il n'y a pas d'activisme noir avant l'insurrection. »**

Dynamique et puissant, le Tribunal du Peuple est digne d'un film. Pourtant, il a été complètement écarté du nouveau film de Kathryn Bigelow, *Detroit*, écrit par Mark Boal, qui sort sur les écrans dès ce week-end à l'échelle nationale avec l'évocation des meurtres de la police à l'Algiers Motel pendant le soulèvement de Detroit en 1967. Alors que les corps noirs jouent un rôle principal dans le film, les événements et les histoires du Detroit noir n'y ont aucune place. Proclamant son travail de «recherche», le film pourtant déforme et obscurcit l'histoire des années 1960 à Detroit, les événements de l'Algiers Motel et, plus largement, la vie des Noirs dans cette ville.

Dans *Detroit* de Bigelow et de Boal, il n'y a pas d'activisme noir avant le soulèvement. Pourtant, à Detroit, il y avait, de longue date, un mouvement de défense des droits civiques axé sur le logement et la ségrégation scolaire, l'exclusion du travail et la brutalité policière. Quatre ans plus tôt, le 23 juin 1963, près de 200 000 Noirs avaient défilé à Detroit pour mettre en évidence les inégalités dans la ville et affirmer que les Noirs ne pouvaient plus tolérer l'ordre habituel des choses. Treize jours plus tard, la police a tué Cynthia Scott, lui tirant une fois dans le ventre et deux fois dans le dos. L'agent n'avait pas été inculpé. Les jeunes activistes se sont soulevés dans une vague de protestations et de harcèlement contre les brutalités policières.

Alors que *Detroit* de Bigelow et Boal montre beaucoup de Noirs, la communauté noire est absente. En dehors d'une scène du groupe de chanteurs *The Dramatics* qui attend de monter sur scène, nous ne voyons pas les gens s'amuser ou vivre avec leurs familles, nous ne voyons en fait aucun aspect de la vie noire dans la ville. Le film s'ouvre dans un bar clandestin après les heures de travail mais n'apporte aucun éclairage à ce propos. Cette nuit-là, les gens s'étaient réunis pour célébrer le retour sains et saufs de deux vétérans du Vietnam — mais le sentiment de joie et de réjouissance est absent du film.

En outre, dans un acte de résistance, lorsque les flics ont perquisitionné le bar à 4 heures du matin, les clients ont refusé de se disperser. C'était un acte politique. Alors que de nombreux lieux de divertissement et restaurants de Detroit pendant cette période interdisaient l'entrée aux Noirs, et que les propriétaires d'entreprises noires avaient eux du mal pour obtenir du capital et les permis officiels d'exploitation, de nombreux Noirs de la classe ouvrière socialisaient dans ce genre de lieux. La police les a régulièrement visés — et ces expéditions ont été la

principale source de frustration avant le soulèvement. Le 23 juillet, c'était la troisième fois que cet établissement était visé en moins de deux ans. Les gens avaient atteint un point de rupture. Mais le film ne montre rien de tout cela. Il ne faut pas longtemps avant que l'on voie deux enfants noirs voler un vélo, et qu'ensuite l'on jette le premier cocktail Molotov. Les habitants de Detroit sous la caméra de Bigelow sont hargneux, aliénés, irréfléchis et apolitiques. Le film conduit directement au chaos et à la violence.

Comme avec cette scène d'action d'ouverture, Boal ne parvient pas à développer pleinement une intrigue cohérente ni à apporter des informations de fond — en particulier en ce qui concerne les personnages clés Cooper, Pollard, Temple, ou le garde de sécurité Dismukes. Nous ne saurons jamais qui ils sont en tant que personnes, pères de famille, amants ou partenaires, travailleurs, étudiants ou membres de la communauté. Les personnages noirs ne sont pas considérés comme de véritables acteurs et sont dépouillés de leur humanité.

Dans *Detroit* de Bigelow et Boal, il n'y a pas d'explication des mesures législatives qui ont permis ce qui s'est passé à l'Algiers Motel. Les trois flics sont montrés comme des pommes pourries qui ne font pas partie du système policier plus large. Il n'y a aucune mise en scène de tous ces individus dans la police et ailleurs qui ont permis ou toléré ce qui est arrivé à l'Algiers Motel. En fait, dans le film, beaucoup d'autres flics du film sont montrés en train de réprimander Vauss (le principal flic raciste) ou d'essayer de l'éviter. Le juge Frank Schemanske qui a rejeté les accusations de complot initial contre les officiers n'est même pas représenté.

John Conyers, membre du Congrès du Michigan, a décrit plus tard le soulèvement de Detroit en 1967 comme une « émeute policière ». Mais parce que Boal et Bigelow sont engagés dans un scénario de pomme pourrie, cela ne peut pas non plus figurer dans le film. La police a en réalité procédé à des milliers d'arrestations, dont la plupart étaient sans fondement. En effet, alors qu'au printemps 1968, la moitié des 3 200 affaires de pillage étaient jugées, 60% avaient abouti à un non-lieu, et deux seulement avaient abouti à des condamnations conformes à l'accusation initiale. Si de nombreuses images du film montrent le quartier général de la police et les prisons remplis de Noirs incarcérés, elles négligent le fait que la plupart de ces arrestations étaient illégitimes. La seule librairie noire à Detroit, la librairie de Vaughn — qui avait été le site de nombreuses réunions de militants noirs — a été incendiée par la police, qui a finalement laissé l'eau couler et détruit presque tous les livres. Cette attaque ciblée contre l'espace communautaire noir est invisible dans *Detroit* de Bigelow et Boal.

Parce qu'il n'y a pas de tribunal populaire dans le film, il n'y a aucun moyen de comprendre pourquoi il y a eu deux ans plus tard un procès dépeint en grande partie comme un duel entre avocats blancs. Le film donne l'impression qu'il se produit naturellement, au lieu de montrer comment les noirs de Detroit ont refusé de laisser disparaître cet incident sous le tapis !

Compte tenu de l'accent mis sur les recherches du film, il n'y a aucun moyen de comprendre ces omissions majeures, sauf qu'elles sont volontaires — pour Bigelow et Boal, la communauté noire et son existence politique importent peu. La mort noire seule a la vedette. De façon arrogante, le film est intitulé « Detroit » — Bigelow dit que c'est pour des raisons de marketing — révélant leur facilité à capitaliser sur cette vision de la ville et de ses résidents noirs. Le film normalise la mort noire : quarante minutes du film sont consacrées à des scènes où la police tourmente ces jeunes hommes au motel, des scènes qui deviennent presque pornographiques par leur longueur. Et finalement, ce que Bigelow et Boal offrent aux téléspectateurs est un lynchage public des hommes noirs. Être ainsi submergé par une fétichisation extrême de la violence sur les corps masculins noirs, c'est comme regarder une zone de guerre dans laquelle les hommes noirs sont mutilés, battus et objectivés. Son excès de violence et sa fascination pour les corps masculins noirs ressemblent étrangement au film de 1915 de DW Griffith, *Naissance d'une nation*, où les stéréotypes raciaux occupaient une place centrale. Les personnages noirs du film ne sont guère que des poupées en papier — émeutiers en colère, victimes ensanglantées ou parents tristes — avec une faible présence de la communauté, de la politique, du travail, des joies de la vie ou même d'un arrière-plan personnel. Les implications dans la vie réelle d'un film comme celui-là sont terribles puisque, tous les jours sur les écrans de télévision, des Noirs sont assassinés par la police tous les jours. Mais la façon dont le film gère cette histoire la réduit à un pur spectacle.

Ce qui rend ce film non seulement bâclé mais carrément dangereux, c'est que ce déni de l'existence des Noirs, cet aveuglement de leur expérience et de leur point de vue rendent possibles la répression brutale et discriminatoire ainsi que l'impunité des forces de police dont souffrent les États-Unis aujourd'hui.

Si vous voulez voir quelque chose qui prend au sérieux la question de la brutalité policière contre les Noirs ou l'histoire réelle de Detroit, ne voyez pas ce film.

*Jeanne Theoharis est professeur émérite de science politique au Brooklyn College of CUNY. Son livre le plus récent, La vie rebelle de Mme Rosa Parks, a remporté le prix 2014 de la NAACP. Son nouveau livre Une histoire plus belle et plus terrible : usages et mésusages de l'histoire des droits civils sortira en janvier de Beacon Press.*

*Native de Detroit, Mary Phillips est professeure adjointe en études africaines au Collège Lehman de la City University de New York. Actuellement, elle travaille sur un manuscrit, Un esprit sur le tranchant : La vie d'Erica Huggins, Panthère noire, éducatrice et activiste, la première biographie savante sur une femme du parti des Black Panthers.*

*Say Burgin est professeur adjoint d'histoire au Dickinson College. Elle travaille actuellement à un essai consacré au juge George Crockett, Jr. et son combat pour une justice égale à Detroit et ailleurs dans le pays.*

## UNE ANALYSE DU PROCESSUS DE SCÉNARISATION

L'analyse proposée à présent aborde la question de la reconstitution cinématographique d'événements historiques : il s'agira plus précisément de comprendre le processus de scénarisation qui transforme nécessairement les faits authentiques, que ce soit par omission (certains événements ne sont pas représentés), par ajout (certains éléments sont inventés) ou par modification (des faits sont plus ou moins transformés<sup>1</sup>). Au générique final, la réalisatrice signale d'ailleurs honnêtement que, si le film repose sur des faits réels, un certain nombre d'événements ou d'éléments ont été inventés pour des raisons de dramaturgie. C'est cette dramaturgie que l'on propose en particulier d'analyser.

Il est clair en effet pour tous les spectateurs adultes ou adolescents que *Detroit* ne se présente pas comme un documentaire même s'il contient vraisemblablement un certain nombre d'images d'archives<sup>2</sup> notamment au début. Il s'agit d'une reconstitution fictionnelle — au sens où elle mélange des éléments authentiques et des éléments fictifs<sup>3</sup> — qui obéit vraisemblablement à d'autres contraintes, à d'autres intentions, à d'autres impératifs qu'un documentaire. De façon très évidente, la reconstitution va par exemple montrer visuellement (mais aussi sonorement) ce que s'est passé dans l'Algiers Motel cette nuit-là, alors qu'on ne possède (vraisemblablement) à ce propos que des témoignages oraux, postérieurs aux événements eux-mêmes. Contrairement au documentaire qui devrait ici introduire la distance du témoignage rapportant des faits évanouis, la fiction nous plonge dans le « présent » des événements, dans l'immédiateté d'une situation enveloppante dont ne connaît pas l'issue : même si l'on devine ou si l'on sait par ailleurs<sup>4</sup> que « l'histoire va mal se terminer », on ne connaît pas son déroulé exact ni le sort qui sera réservé à chacun des protagonistes (parmi les victimes, certaines seront seulement brutalisées, d'autres assassinées, et cette incertitude est au cœur de l'implication émotionnelle du spectateur).

### Deux grandes parties

Quelle est dès lors la « logique » ou la « structure » organisatrice du film ? En se basant sur ses simples souvenirs de spectateur, l'on constate facilement que le film est organisé en deux grandes parties, entre un avant et un après. Tout le monde garde en mémoire cette longue séquence qui se déroule au motel et dont on pressent l'issue tragique : la tension psychologique — pour autant que l'on manifeste un minimum d'empathie avec les victimes livrées aux mains de leurs bourreaux — atteint son paroxysme avec l'assassinat du dernier témoin qui

- 
1. De manière formelle, on pourrait dire que toute transformation est une combinaison d'adjonctions et de suppressions (cf. à ce propos Groupe  $\mu$ , *Rhétorique générale*, Paris, Seuil, 1982, éd. or. : 1970). Dans le cadre de l'analyse proposée ici, il n'est cependant pas nécessaire d'atteindre un haut degré de formalisme.
  2. Avec les techniques numériques de traitement des images, il est devenu très difficile de distinguer, d'une part, de véritables images d'archives caractérisées souvent par un grain important, une accentuation des contrastes et la désaturation de certaines couleurs, et, d'autre part, des images reconstituées, traitées pour donner la même apparence de document « brut ». Dans le film de Kathryn Bigelow, les images d'archive sont sans doute reprises moins pour leur valeur informative, moins pour « montrer la réalité » que pour signifier : « les faits rapportés dans ce film sont bien authentiques comme en attestent ces images d'archives ».
  3. Deux articles (en anglais) permettent notamment de préciser la part factuelle de cette reconstitution et les éléments transformés ou inventés : <http://screenrant.com/detroit-movie-true-story-differences/> [http://www.slate.com/blogs/browbeat/2017/08/03/fact\\_vs\\_fiction\\_in\\_kathryn\\_bigelow\\_s\\_detroit.html](http://www.slate.com/blogs/browbeat/2017/08/03/fact_vs_fiction_in_kathryn_bigelow_s_detroit.html)
  4. Nous pouvons le savoir par connaissance des événements historiques évoqués ou par la maîtrise de conventions du cinéma de fiction : l'on devine assez rapidement que tout cela va tourner au drame...

refuse de couvrir par son silence les exactions policières. On peut parler d'un climax du film, dont la tension retombe ensuite au cours de l'enquête policière et du procès qui devrait juger les coupables. Si l'enjeu dramatique est encore présent, il est certainement moins fort que dans cette longue scène à huis clos dans le motel où la vie des personnages est visiblement menacée.

La première partie du film se caractérise donc par une tension qui se met progressivement en place et qui va bientôt croissant. Néanmoins, cette « courbe » ascendante se dessine surtout d'un point de vue rétrospectif, et le début du film se présente à la première vision de manière beaucoup plus dispersée et discontinue. Ainsi, il faut une bonne mémoire pour se souvenir que la première séquence (qui est pourtant relativement longue) se déroule dans un bar clandestin qui va être brutalement fermé lors d'une descente de police. L'événement est présenté de manière abrupte et l'on voit seulement les réactions hostiles de la population noire environnante. Les défenseurs de la cause afro-américaine critiquent — sans doute de façon légitime — cette manière de présenter les choses puisqu'il s'agit là de l'événement déclencheur des émeutes de Detroit : il ne s'agissait pas d'une réaction « épidermique » de la population à une seule intervention policière mais d'une exaspération croissante devant la multiplication de ces interventions arbitraires et discriminantes<sup>5</sup>. (Bien entendu, les défenseurs du film répondront qu'un film, qui fait déjà plus de deux heures, ne peut pas tout montrer, tout expliquer, tout exposer.)

Une autre séquence très violente marque le début du film : l'on suit une voiture de police dont les occupants surprennent un pillard qui aussitôt prend la fuite. Il sera rapidement abattu après une course-poursuite par un des policiers armé d'un fusil à pompe. On ne le sait pas encore, mais c'est ce policier qui jouera le rôle principal dans la séquence de l'Algiers motel. Un peu après, on verra seulement la réaction de son supérieur (au commissariat) qui lui reproche d'avoir tiré sur un pillard sans que cela n'entraîne, du moins à ce moment, la moindre sanction.

---

5. [https://www.huffingtonpost.com/entry/detroit-is-the-most-irresponsible-and-dangerous-movie-this-year\\_us\\_5988570be4b0f2c7d93f5744](https://www.huffingtonpost.com/entry/detroit-is-the-most-irresponsible-and-dangerous-movie-this-year_us_5988570be4b0f2c7d93f5744)



### La mise en place d'un huis clos

Si l'on réfléchit en termes de structure scénaristique, l'on comprend que le début du film, qui peut sembler très discontinu comme pour montrer les différents aspects du déroulement des émeutes, fonctionne en fait comme une mise en place des différents acteurs qui se retrouveront pris dans le huis clos du motel. Il y a bien sûr le policier raciste et ses acolytes, il y a aussi ces soldats noirs récemment démobilisés dont on fêtait le retour dans le bar clandestin brutalement fermé dans la séquence d'ouverture<sup>6</sup>, il y a également ce gardien noir (dont il est difficile de deviner le statut exact<sup>7</sup>) qui protège une boutique et qui se retrouvera pris dans l'engrenage policier. Il y a enfin et surtout ce groupe musical, *The Dramatics*, dont deux membres iront loger presque par hasard à l'Algiers motel. Tous ces personnages représentent en fait les fils d'une même intrigue qui va effectivement se nouer au motel et conduire au climax du film.

Ainsi, le véritable sujet de *Detroit* n'est pas les émeutes raciales en elles-mêmes, dont on ne voit que des images éparées alors qu'elles concernaient des milliers de personnes, mais une « bavure » policière particulièrement grave puisqu'elle a conduit au meurtre de sang-froid<sup>8</sup> de trois personnes désarmées. C'est sur cet événement que se cristallisent tous les enjeux notamment émotionnels du film. Comment un tel crime a-t-il été possible ? Mais aussi quels ont été ses effets sur les différentes personnes présentes ?

Dans cette perspective, l'on comprend qu'il y a un déséquilibre dans le traitement des différents personnages, un accent particulier étant mis sur les policiers blancs qui sont effectivement les véritables acteurs du drame, dans le sens où ils sont les maîtres de la situation et les responsables des meurtres. La séquence où l'on voit le policier Krauss pourchasser puis tirer sur un fuyard est évidemment très importante puisqu'elle montre le racisme profond dont il est empreint ; et la suite de la séquence où il est confronté à son supérieur révèle l'impunité de fait dont jouissent les policiers. Par comparaison, les figures du groupe des *Dramatics* sont nettement moins dessinées : ils semblent uniquement préoccupés par leur prestation, qui sera annulée, et paraissent pour la plupart indifférents aux événements qui se déroulent autour d'eux notamment quand ils sont pris dans le bus pris sous les jets de pierre. Ce n'est qu'au motel que deux de ces personnages prendront de la consistance, quand le chanteur Larry abordera les deux jeunes prostituées avec l'intention manifeste de provoquer le dépucelage de son jeune frère<sup>9</sup>. Mais bien entendu, ce fil d'intrigue à peine esquissé n'aboutira pas.

6. Le soldat qu'on retrouve à l'Algiers motel n'a rien à voir (semble-t-il) avec ceux aperçus dans le bar clandestin : il s'agit juste d'une continuité thématique (et non de personnage) qui souligne l'importance de la guerre du Viêt-nam qui a mobilisé en grand nombre les jeunes Noirs.

7. Melvin Dismukes était un vigile privé. Bien que cela n'apparaisse pas clairement pour beaucoup de spectateurs (surtout européens), il fut traduit devant le même tribunal que les trois policiers, tous étant accusés de « conspiration à l'encontre des droits civils » des occupants du motel. Tous les quatre ont donc été jugés non coupables par le jury composé de neuf membres uniquement blancs.

8. En droit européen, l'on parlerait plutôt d'assassinat (c'est-à-dire d'un meurtre avec préméditation) : aux États-Unis, on utilise les qualifications de meurtre au premier degré (un meurtre aggravé par certaines circonstances comme la préméditation) ou au second degré (de gravité moindre).

9. On connaît l'ambiguïté du terme « brother » dans le langage des Afro-Américains : Fred n'était pas le frère (biologique) de Larry, mais en utilisant le terme « brother » sans précision, le film donne bien l'impression inverse.

### Des motivations fondamentalement racistes

Le film montre donc les « raisons » du meurtre, même si ce sont de « mauvaises » raisons. Il y a bien sûr le racisme qui motive toutes les actions de Krauss et de ses acolytes. Il y a aussi la peur presque paranoïaque des policiers et de la garde civile qui ripostent de manière démesurée au moindre coup de feu (ou au bruit d'un coup de feu...). Il y a aussi un enchaînement de circonstances qui expliquent (même si cela ne vaut évidemment pas justification) que les policiers s'entêtent dans la recherche d'une arme inexistante : Krauss a investi violemment le motel, il a abattu un fuyard à côté duquel il a placé un canif (pour faire croire à une possible légitime défense...), il a défoncé les portes et aligné brutalement les occupants contre le mur d'un couloir, mais toutes ces actions « guerrières » n'aboutissent à rien... Il s'entête donc parce qu'il est persuadé d'avoir raison et qu'il doit bien y avoir une arme quelque part !

L'enchaînement des circonstances le plus absurde, bien mis en scène cependant dans le film, conduit au meurtre de la deuxième personne, le jeune Aubrey Pollard : alors que Krauss a procédé à des simulacres d'exécution<sup>10</sup> pour effrayer les témoins, il charge ensuite son acolyte Demens d'agir de même, mais celui-ci est « victime » d'un malentendu et il exécute réellement le jeune homme ! Le « piège » se referme alors sur Krauss qui doit contraindre les témoins à se taire de gré ou de force. Deux d'entre eux obéissent (Greene, le soldat démobilisé, et Larry, le chanteur des Dramatics), mais Fred, qui refuse de dire qu'il n'y a pas eu de meurtre, est à son tour abattu.

Les rapports hiérarchiques sont également bien mis en évidence, qui expliquent que ni le vigile Dismukes, ni les responsables de la garde civile n'interviennent réellement pour contrer Krauss (qui est vraisemblablement officier de police), et ils essaient seulement de « limiter les dégâts » sans grand succès. On se souviendra qu'un garde civil (mal identifié) permettra néanmoins à l'un des prisonniers de s'échapper dans la nuit.

---

10. D'un point de vue judiciaire, un tel geste serait certainement assimilé à une forme de torture aussi bien pour la personne qui en est l'objet que pour les témoins indirectement menacés.



Bien entendu, les circonstances ne jouent qu'un rôle mineur, et c'est le racisme profond de Krauss et de ses acolytes qui explique d'abord ces meurtres. La présence de deux jeunes femmes blanches au motel a ici toute son importance à la fois comme révélateur et comme catalyseur de ces attitudes racistes : pour le policier, si elles se trouvent dans une chambre avec un Noir, ce sont nécessairement des putains<sup>11</sup> et lui ne peut être qu'un maquereau ! Et l'on voit comment cette présence de femmes blanches suscite chez les policiers une haine et un mépris exacerbés, ainsi que des violences nouvelles à l'encontre des Noirs présents mais aussi de ces jeunes femmes.

Dans la première partie du film, le rôle actif (et bien sûr néfaste) est essentiellement joué par les Blancs dont les motivations sont largement exposées. Les Noirs présents (si l'on excepte Dismukes) sont, au cours de cette très longue séquence, essentiellement des victimes de l'arbitraire policier et ils ne peuvent guère que réagir à des événements dont ils ne sont pas maîtres. Ce qu'ils sont intimement, ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent au plus profond d'eux-mêmes, n'a à ce moment que peu d'importance, et leur comportement — contrairement à celui de Krauss<sup>12</sup> — s'explique d'abord et avant tout par les circonstances dramatiques dans lesquels ils sont plongés malgré eux : ils essaient de survivre, et n'importe qui dans la même situation réagirait vraisemblablement de la même manière.

### **Des réactions contrastées**

Si la première partie du film montre ainsi « comment cela a été possible » en mettant surtout en lumière les motivations des policiers blancs, la seconde partie va elle exposer les conséquences de ces meurtres et leurs effets sur les protagonistes mais également sur la société environnante. Dans la première partie déjà, l'on voit certaines réactions des prisonniers noirs qui tous essaient sans doute de sauver leur vie mais qui vont également adopter des comportements différents au moment décisif : Greene et Larry comprennent qu'ils doivent taire ce qui s'est passé s'ils veulent pouvoir s'échapper, mais Fred refuse d'admettre qu'il n'a rien vu et il est brutalement assassiné par Krauss. Il est important de revenir sur sa réaction car elle peut être interprétée au moins de deux manières différentes : soit Fred ne comprend pas ce que lui demande Krauss (qui le forcerait à avouer quelque chose de faux dans une espèce d'ultime torture morale<sup>13</sup>) et il pense que de toute façon il va mourir ; soit sa réaction est essentiellement de nature morale et il refuse de consentir à un mensonge qui lui laisserait (possiblement...) la vie sauve.

Que l'on penche pour l'une ou l'autre interprétation importe sans doute assez peu : Temple montre par son attitude que, même dans une situation d'extrême assujettissement, l'individu garde une liberté de choix qui lui permet de refuser l'ignominie.

La seconde partie du film, plus courte, mélange les fils de différents événements, montrant les familles des victimes, incrédules à l'annonce de la mort de leurs proches, mais aussi l'hospitalisation de Larry, le chanteur, dans un état pratiquement comateux, ainsi que l'interrogatoire du vigile Dismukes qui, de

---

11. Le film les présente effectivement comme des prostituées mais ne pose aucun jugement de valeur à leur égard.

12. Que les prisonniers détestent ou non les Blancs ne change rien à leur situation, alors que le racisme de Krauss est, on l'a dit, le moteur de l'action.

13. Il faut souligner que, du point de vue des prisonniers noirs, le comportement de Krauss est celui d'un psychopathe plus ou moins déséquilibré : il exige qu'on lui remette une arme que les principaux protagonistes n'ont pas vue, il abat des témoins de sang-froid, il brutalise les autres témoins apparemment par pur sadisme ou racisme... De ce point de vue, les propos que Krauss adresse à son prisonnier sont apparemment absurdes (« Je ne vois rien ») si du moins celui-ci n'en comprend pas le sous-entendu. (À plusieurs reprises, prisonniers et gardes civils disent que les policiers sont fous, déments.)

témoin, se retrouve bientôt en position d'accusé. La première personne mise en accusation est un Noir ! Certes, les trois policiers blancs impliqués sont à leur tour interrogés, mais la manière de mettre en scène ces interrogatoires (dont on ne voit rien pour les deux premiers) nous montre un supérieur qui, depuis la porte du bureau, interpelle ces hommes comme un père furieux pourrait réprimander des gamins turbulents : ceux-ci semblent avoir fait une gaffe, pas commis un crime. Et quand Krauss sera à son tour interrogé, l'intervention de son avocat mettra fin immédiatement à cet interrogatoire.

Dans le procès qui s'ensuivra, l'on verra alors une moitié de l'assistance composée de policiers en uniforme et l'autre de civils noirs, sans doute apparentés aux victimes. Et bientôt, le juge décidera que les réponses aux interrogatoires menés en l'absence d'avocats<sup>14</sup> sont invalides et ne peuvent pas être retenues par le tribunal. La réalisatrice Kathryn Bigelow ne doit dès lors même pas poser de façon insistante sa caméra sur le jury composé uniquement de Blancs pour que l'on comprenne que le procès est biaisé.

Cette séquence du procès, aussi courte et sommaire soit-elle, montre bien deux groupes face à face mais aussi leur statut tout à fait inégal comme le révèle l'interrogatoire des témoins à qui l'avocat des accusés reproche notamment un passé de délinquant... La parole d'un Noir ne vaut donc pas celle d'un Blanc. L'issue du procès (que beaucoup de spectateurs, en particulier européens, ne connaissent sans doute pas avant de voir le film) peut encore sembler incertaine, mais le verdict révèle bien que tout le système judiciaire est inéquitable, protégeant jusqu'au bout ses « brebis galeuses ». En sortant du tribunal (qui va pourtant bientôt l'innocenter), le vigile Dismukes ne peut que vomir son dégoût ! Dégoût mais aussi colère et révolte des parents des victimes, que partagent certainement les spectateurs.

### Un final symbolique

Plus significatif sans doute, dans la structure du film, que l'issue de ce procès, l'épilogue nous montre le personnage de Larry qui a perdu son frère et qui renonce à participer au groupe des Dramatics. Resté seul dans un appartement misérable, il demande à faire partie d'une chorale d'église, où il est finalement accepté, et le film se termine par le chant de Larry interprétant un *negro spiritual*.

Ce personnage symbolise ainsi de la manière la plus nette les conséquences de l'affaire de l'Algiers motel même si son attitude peut être interprétée de différentes façons : retrait du monde, traumatisme psychologique<sup>15</sup>, renaissance spirituelle... Le choix de Kathryn Bigelow et de son scénariste Mark Boal de conclure sur Larry est en tout cas hautement significatif : encore une fois, le film est moins une représentation collective des émeutes de Detroit que la mise en scène d'un événement particulier, singulier même, dont les conséquences sont montrées dans une figure incarnée, un individu que l'on peut dire totalement bouleversé, au sens le plus fort du terme, par ce qu'il a vécu. C'est cette émotion-là que la réalisatrice a voulu laisser en dernière impression aux spectateurs.

14. Plus exactement, on n'a pas lu leurs droits (dont celui de garder le silence) aux personnes interrogées.

15. On se souviendra que les policiers obligent les prisonniers à l'Algiers motel à prier et que Larry se met à ce moment à chanter, ce qui fait d'ailleurs rire Krauss et ses acolytes. Le chant final est comme une répétition de cet épisode, répétition qui aurait précisément pour fonction de maîtriser le trauma.





Dépôt légal D / 2017 / 6039 / 26  
ISBN 978-2-87503-201-0

- Été 1967. Les États-Unis connaissent une vague d'émeutes sans précédent. La guerre du Vietnam vécue comme une intervention néocoloniale et la ségrégation raciale nourrissent la contestation.

Après avoir rendu ce climat de quasi guerre civile avec une nervosité palpable, Bigelow zoome sur la vie nocturne d'un motel gentiment « pré-hippie » et resserre sa narration sur la violence qui va s'y dérouler, et qui vaut comme l'apogée du racisme policier dans toute sa scandaleuse injustice.

La minutie de la reconstitution dans le motel contraste avec l'impression de flou générée lorsque la caméra arpente les rues au son des vitrines explosées. Ces deux parties, extérieur et intérieur, ont un but identique : nous faire ressentir la discrimination, soit comme partie d'un groupe, soit comme individu, ainsi que la facilité scandaleuse avec laquelle le droit et de justice peuvent être balayés d'un revers de la main dans la nuit...

Le premier chapitre du dossier consacré au film *Detroit* de Katryn Bigelow rappelle l'histoire des Noirs aux États-Unis depuis l'esclavage et la ségrégation mise en place à la fin du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à la lutte pour les droits civiques dans les années 1950 et 60. Le dossier aborde ensuite la situation des Noirs aujourd'hui aux États-Unis et les polémiques que leur position objectivement défavorisée suscite dans l'opinion publique. Enfin, le troisième chapitre propose quelques réflexions critiques pour mener une analyse plus approfondie du film.

- Au sommaire :  
L'histoire des Noirs américains : esclavage, ségrégation, combat pour l'égalité  
La situation des Noirs américains aujourd'hui : une communauté défavorisée et une opinion publique divisée  
Retour sur le film